La GUITARE FACILE

GUIF_007 - 9,95 €
Canada : 17,50 $ CAN
Portugal (CONT.) : 11,50 €
Luxembourg : 10,95 €
Belgique : 10,95 €
Suisse : 18,90 FS



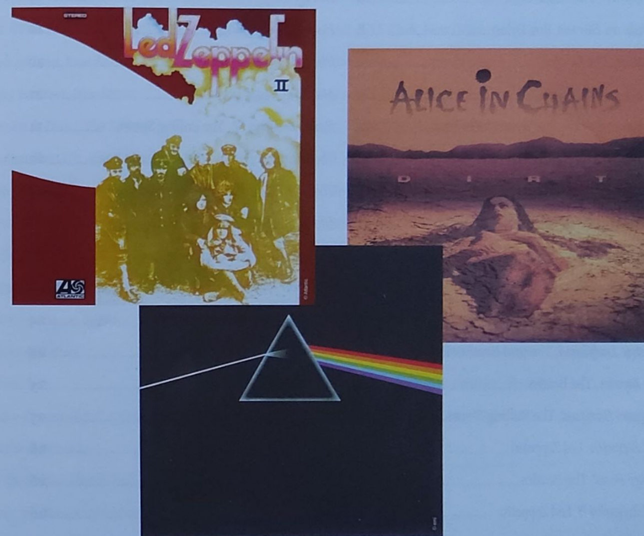
N°7 - Trimestriel - Oct. - Nov. - Déc. 2012

100 albums ROCK incontournables

Les plus grands artistes de rock • Les morceaux incontournables

- The Rolling Stones
- Pink Floyd
- Iggy Pop
- AC/DC
- Metallica
- Guns n' Roses
- Alice in Chains
- Radiohead
- Bob Dylan
- The Beatles
- Jimi Hendrix
- The Who
- Bruce Springsteen
- Patti Smith
- Queen

Bienvenue dans ce nouveau numéro de *Guitare facile*, parti sur la piste des plus grands succès du rock. Des légendes d'hier aux incontournables d'aujourd'hui, découvrez les albums et les morceaux phares qui ont fait la renommée de groupes et d'artistes tels que John Lennon ou les Beatles. De riffs endiablés aux ballades hippies en passant par des sons plus pop, (re)découvrez ce que le rock fait de mieux. Bonne musique !



La Guitare facile - Directeur de la publication : Manuel Ornato

Auteur : Julien Sellier

Service des ventes : Philippe Salat - Infos/Tél. : 06.07.73.93.00 (numéro réservé aux diffuseurs et dépositaires de presse)

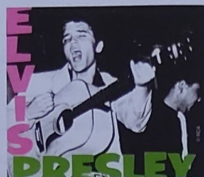
Imprimé en Espagne par MCCGRAPHICS, S.COOP

Distribution : MLP - Dépôt légal : septembre 2012 - Achevé d'imprimer : août 2012

ISSN : 2114-8856

Édité par Euro Services Internet 60 rue Vitruve 75020 Paris

Elvis Presley, Elvis Presley



Le morceau incontournable de l'album : « Blue Suede Shoes »

Depuis 1955, Elvis Presley s'est fait un nom aux États-Unis grâce aux nombreux singles sortis chez Sun Records. Le colonel Parker veut faire de lui une star planétaire et signe un contrat avec la major RCA, une nouveauté pour un rocker ! Le 23 mars 1956, il sort son premier album homonyme, qui atteint la tête des charts en mai et la conserve pendant dix semaines, grâce aux reprises de « Blue Suede Shoes » (Carl Perkins), « Tutti Frutti » (Little Richard) ou « I Got a Woman » (Ray Charles). L'album dépasse le million d'exemplaires vendus, la même année. Elvis n'est pas encore le King mais il gravit les premières marches qui le mènent vers le trône.

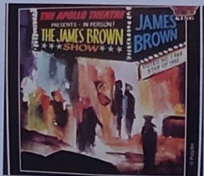
Here's Little Richard, Little Richard



Le morceau incontournable de l'album : « Tutti Frutti »

« *A-wop bop-a loo-bop, a-wop bam-boom ! Tutti frutti, al-rudy !* » Ce gimmick, aussi débile que définitif, lance l'album et son hit « Tutti Frutti ». À sa sortie en mars 1957, le premier opus de Little Richard atteint la treizième place des charts pop aux États-Unis, un record pour un artiste noir à l'époque. D'autant que Richard est totalement excentrique et ouvertement gay, chose incroyable dans une Amérique puritaine. *Here's Little Richard* est composé de six tubes déjà sortis, dont « Tutti Frutti », « Long Tall Sally » ou « Jenny, Jenny ». Au sommet de son art, Little Richard y joue et chante des hymnes rock devenus des classiques aujourd'hui.

Live at the Apollo, James Brown



Le morceau incontournable de l'album : « Medley (Please, Please, Please / You…) »

Premier d'une série de quatre *Live at the Apollo* par James Brown, ce joyau a été enregistré la nuit du 24 octobre 1962, en plein Harlem, à New York. C'est James Brown lui-même qui a financé l'enregistrement, son label King Records y étant opposé. Le *godfather* de la soul a eu du flair puisque l'album est resté classé 66 semaines dans les charts US. Accompagné de ses Furious Flames, James Brown est au sommet de son art, sa voix y est d'une pureté totale. Entre violence, fièvre et sensualité, il transcende les 1800 spectateurs hystériques. *Live at the Apollo* (1962) est ressorti en version *deluxe* remastérisée en 2004.

Rubber Soul, The Beatles

Avec *Rubber Soul*, les Beatles amorcent un tournant dans leur carrière et prennent le pouvoir dans les studios. Fini les gentilles chansons faciles à fredonner, place à la finesse des arrangements et à la complexité des mélodies.

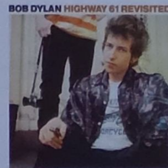


Le morceau incontournable de l'album : « In My Life »

Avec *Rubber Soul*, les Beatles signent leur premier chef-d'œuvre. Six mois seulement après la sortie de *Help!*, ils l'enregistrent en un mois. L'album paraît début décembre 1965. Ils sortent de leur période « gentils garçons », s'inspirent de Bob Dylan pour les paroles et introduisent le sitar. Le succès des précédents albums leur a apporté la liberté de création artistique. Passés maîtres dans l'art du single, ils privilégient l'album. Les Beatles ont aussi expérimenté le cannabis et le LSD alors encore licite. Entre pop classique et expérimentation tribale, les chansons sont fantastiques, il n'y a pas un temps mort, pas de chanson « bouche-trou ». La créativité de Lennon et McCartney est à son apogée. « Nowhere Man », « Girl », « Drive My Car » sont à mettre en haut de la liste. Acclamé par la critique à sa sortie, c'est aussi un énorme succès commercial. L'album s'est vendu à quatre millions d'exemplaires jusqu'à nos jours, seulement aux États-Unis.

Highway 61 Revisited, Bob Dylan

C'est un tournant qu'aborde Bob Dylan avec *Highway 61 Revisited* : il y prend le risque de perturber ses fans amateurs de folk en électrifiant sa guitare. Effectivement, son public le prend mal. Tant pis pour eux, l'album est grand.



Le morceau incontournable de l'album : « Like a Rolling Stone »

En 1965, Bob Dylan commence à goûter au succès. Il revient d'une tournée en Angleterre. Entre juin et juillet, il se met à son sixième album. Il enregistre *Highway 61 Revisited* en sept sessions. Cette autoroute relie la Nouvelle-Orléans au Canada et passe par Duluth, l'endroit où Dylan a grandi dans le Minnesota. Elle représente la liberté et la possibilité d'échapper à son destin pour le jeune homme. « Like a Rolling Stone » ouvre magistralement cet album composé de neuf morceaux de folk rock et blues. Très long pour l'époque (six minutes douze secondes), le morceau devient quand même un hit. Il a révolutionné l'écriture rock. Tout l'album contient de la colère et de la violence. Le son électrique désoriente les fans habitués à une ambiance folk. Mais les chansons sont poignantes, mystérieuses et poétiques. L'ambitieux « Desolation Row » (plus de onze minutes) peuplé de héros conclut l'album. Dylan y mêle existentialisme, rêve et grotesque. Monumental.

Pet Sounds, The Beach Boys

En 1965, lassé de produire des chansons stéréotypées sur le surf, les bagnoles, les filles et la plage, Brian Wilson se concentre sur l'écriture d'un Himalaya de la musique pop. *Pet Sounds* se veut la réponse au *Rubber Soul* des Beatles. Objectif atteint.

Toujours classé parmi les cinq meilleurs albums de rock de tous les temps, *Pet Sounds*, avant d'être un album des Beach Boys, est un projet solo de Brian Wilson. Il a arrêté de tourner avec le groupe pour se consacrer à l'écriture de l'album. À l'époque l'émulation artistique avec les Beatles marche à pleins tubes. La sortie de *Rubber Soul* en décembre 1965 a marqué et motivé Wilson. Le reste du groupe entre en studio pour ce (déjà) onzième album des Californiens. L'enregistrement se fait en plusieurs sessions de juillet 1965 à avril 1966. Le résultat est de très haute facture. C'est un concept-album qui raconte le passage difficile de l'enfance à l'état adulte dans l'Amérique des années 1960. Les mélodies, arrangements et harmonies atteignent un niveau jamais atteint. Des chansons comme « God Only Knows » ou « Wouldn't It Be Nice » sont devenus des classiques. Trop exigeant et original pour se vendre massivement à sa sortie, *Pet Sounds* continue d'influencer et d'impressionner depuis.

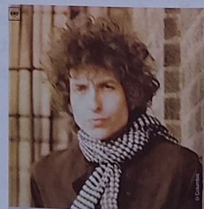


Le morceau incontournable de l'album : « God Only Knows »

Blonde on Blonde, Bob Dylan

Après *Highway 61 Revisited*, Dylan continue de marquer l'histoire du rock en produisant le premier album de l'histoire du rock. Avec *Blonde on Blonde*, il pousse plus loin l'originalité musicale et ses textes fascinent les foules. Il ne fera pas mieux avant longtemps.

La deuxième moitié des années 1960 est l'âge d'or du rock. Sorti le même jour (le 16 mai 1966) que *Pet Sounds* des Beach Boys, *Blonde on Blonde* de Bob Dylan est le premier double-album de l'histoire du rock. Enregistré entre New York et Nashville, il clôture la trilogie rock commencée avec *Bring It All Back Home* et *Highway 61 Revisited*. B.O.B. possède un son blues rock mais se démarque de son prédécesseur par un éclectisme et des paroles plus surréalistes. La guitare, l'harmonica et l'orgue font rage dans cet album intense mais aussi léger et sentimental, inspiré par des femmes. Dès sa sortie, l'accueil de la critique est excellent. Grâce à des perles comme « Just Like a Woman », « I Want You », « Visions of Johanna » ou « Rainy Day Women Nos 12 & 36 », certains le considèrent comme le meilleur album du *protest singer* et comme un monument de l'histoire du rock. Commercialement, c'est un triomphe. Il faudra attendre dix ans pour que Dylan retrouve ce niveau.



Le morceau incontournable de l'album : « I Want You »

Revolver, The Beatles

Septième album des *« Fab Four »*, *Revolver* marque les débuts de l'ère psychédélique. Enregistré d'avril à juin 1966 à Londres, il est considéré comme l'un des albums les plus influents de tous les temps.

Un an après *Rubber Soul*, le groupe de Liverpool veut aller encore plus loin et expérimenter à fond toutes les améliorations techniques de l'époque. Les membres du groupe sont au sommet de leur cohésion et de leur collaboration. Avec *Revolver*, les Beatles disent adieu à la scène. Aucun des quatorze morceaux n'est apte à être joué en live. John Lennon est au top de sa forme. Paul McCartney s'intéresse à la musique électroacoustique et George Harrison se passionne pour la culture indienne : *Revolver* est très psychédélique. Boucles sonores, inventions d'effets, tout est expérimenté. « Eleanor Rigby », « Tomorrow Never Knows », « For No One » ou « I'm Only Sleeping » font partie des œuvres majeures de l'album. Au lieu d'utiliser une photo du groupe comme c'est l'usage, la pochette est pop art, en noir et blanc. C'est encore une révolution. À sa sortie, *Revolver* est accueilli comme la réponse au *Pet Sounds* des Beach Boys et est encensé. Il est considéré comme l'album le plus influent de la pop music.



Le morceau incontournable de l'album : « Eleanor Rigby »

The Doors, The Doors

Scandale, rage, poésie, fanfare, censure, la sortie du premier album des Doors début 1967 a fait du bruit. Mais c'est le succès de « Light My Fire » qui porte ce premier opus homonyme au sommet des charts. Le « roi lézard » construit son mythe.

Enregistré à l'été 1966, le premier album des Doors ne sort qu'en janvier 1967, ce qui est un délai assez long pour l'époque. La voix et les paroles de Jim Morrison provoquent un séisme parmi la jeunesse. Écrite par Morrison et le guitariste Al Krieger, la musique des Doors est un mélange de rock psychédélique, de blues et de jazz dopé par l'omniprésence de l'orgue de Ray Manzarek. Les Californiens reprennent aussi « Alabama Song » écrite en 1927 par Bertolt Brecht et Kurt Weil. L'érotique « Light My Fire », l'œdipien « The End », et le puissant « Break on Through (To the Other Side) » transportent toute une génération. La censure retoque les paroles de ces deux dernières chansons, jugées trop explicites. L'album enflamme la jeunesse et provoque la Morrisonmania qui perdure encore aujourd'hui. *The Doors* se termine par le transcendant « The End » et ses onze minutes quarante et une seconde qui ont parfaitement été mises en image par Francis Ford Coppola dans son film *Apocalypse Now*.



Le morceau incontournable de l'album : « Break on Through (To the Other Side) »

The Velvet & Nico, The Velvet Underground

L'album « à la banane » d'Andy Warhol sentait trop le soufre et n'a pas eu le succès commercial mérité à sa sortie. Par contre, il a inspiré tout un pan de l'histoire de la pop, du punk rock et du krautrock dont David Bowie, R.E.M., Television ou Jonathan Richman…

Sexe, drogue et rock'n'roll, le Velvet Underground est totalement déviant. Quand le groupe sort son premier album *The Velvet & Nico*, en mars 1967, il est managé par Andy Warhol, qui a imposé au reste du groupe la présence sur trois chansons de Nico, ex-mannequin allemand et chanteuse à La Factory, l'atelier d'artistes ouvert par Warhol en 1964. Ici, pas de blues, pas de ballades psychédéliques, pas de poses machos, le groupe est totalement hors des clichés de l'époque. « Femme Fatale », « Heroin », « Venus in Furs », « Sunday Morning », « I'm Waiting for the Man » et « The Black Angel Death Song » abordent des sujets controversés comme le sadomasochisme, l'homosexualité, la drogue, la vie des bas-fonds de New York sur des musiques à la fois pop, urbaine, expérimentales et vicieuses composées par Lou Reed et John Cale. Selon une phrase attribuée à Brian Eno : « *il n'y eut peut-être que mille personnes à avoir acheté l'album à sa sortie, mais elles ont toutes formé un groupe* ». Un disque culte, un vrai.



Le morceau incontournable de l'album : « Sunday Morning »

Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band, The Beatles

Revolver sorti l'année précédente, le but des Beatles est de placer la barre encore plus haut. Arrangements ciselés, mélodies sublimes, ils parviennent à leurs fins avec l'ambitieux *Sgt. Pepper's*, l'œuvre majeure du plus grand groupe de pop.

Août 1966, les Beatles ne veulent plus jouer sur scène. Il aura fallu 129 jours d'enregistrement dans les studios d'Abbey Road pour accoucher de *Sgt. Pepper's*. Paul McCartney a l'idée du titre. D'ailleurs, avec George Martin, il prend la main sur les arrangements de l'album et apporte six morceaux sur dix. Lennon écrit quand même l'onirique « Lucy in the Sky with Diamonds » et le monumental « A Day in the Life », en collaboration avec McCartney. C'est le premier album dont les titres s'enchaînent sans aucun blanc. Quand on sait que « Strawberry Fields Forever » et « Penny Lane » auraient dû faire partie de ce huitième album des Beatles (elles ont dû être livrées en single contractuellement avant sa sortie), on se rend compte du niveau de *songwriting* particulièrement élevé atteint par le duo Lennon/McCartney en 1966-1967. La pochette, un photomontage représentant les Beatles entourés de nombreux personnages célèbres est une des plus connues de l'histoire du rock.



Le morceau incontournable de l'album : « A Day in the Life »

Something else by the Kinks, The Kinks

Premier véritable album des Kinks, ce *Something else by the Kinks* a été occulté à sa sortie par *Sgt. Peppers* des Beatles, les premiers albums de Jimi Hendrix et par le *flower power*. Il faut dire qu'il est arrivé à contre-courant et ne fait pas dans le psychédélisme. Nostalgique et *so british*, Ray Davis opte pour un retour à la simplicité avec des mélodies géniales telles « Waterloo Sunset », l'égal de « My Generation » des Who, de « Hey Jude » des Beatles ou de « Good Vibrations » des Beach Boys. Les titres « David Watts », « Death of a Clown » ou « Two Sisters » sont d'imparables compositions pop, qui influenceront les mods et d'autres comme Blur et la brit pop.



Le morceau incontournable de l'album : « Waterloo Sunset »

Forever Changes, Love

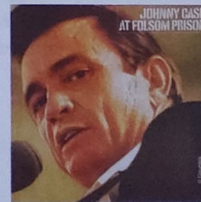
Mi-1967, Elektra, la maison de disques de Love, est très inquiète. Leur précédent album, *Da Capo*, n'a eu qu'un succès d'estime, et les musiciens hippies les inquiètent. Le groupe habite en communauté sur les hauteurs d'Hollywood dans l'ancienne propriété de Bela Lugosi et le chanteur-compositeur Arthur Lee est accro à l'héroïne. À tel point que ce dernier pense que c'est son dernier album. Pourtant, Love délivre *Forever Changes*, en novembre 1967, un superbe album doté de splendides arrangements de cordes et de cuivres latinos. Sous-estimé à sa sortie, il est régulièrement cité dans les dix chefs-d'œuvre intemporels du rock.



Le morceau incontournable de l'album : « Alone Again Or »

At Folsom Prison, Johnny Cash

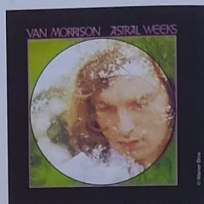
Seul album live de ces cent albums incontournables du rock, ce disque n'est même pas à proprement parler du rock, mais il est tellement essentiel qu'il mérite d'y figurer. Il est enregistré le 13 janvier 1968, dans la prison d'État de Folsom en Californie, une des plus dures des États-Unis. Johnny Cash tenait particulièrement à ce projet. Il avait déjà composé le « Folsom Prison Blues » en 1955. La rencontre entre les taulards, Johnny Cash et ses chansons parlant d'arrestations, de meurtres, de solitude, de chagrin est poignante. D'autant plus que Johnny Cash savait que seule la chance lui avait permis d'être du bon côté de la scène.



Le morceau incontournable de l'album : « Folsom Prison Blues »

Astral Weeks, Van Morrison

Avec *Astral Weeks*, Van Morrison avait décidé de s'aventurer hors des contrées musicales alors connues. Ni jazz, ni soul, ni folk, mais tout ça à la fois, le chanteur irlandais de 23 ans embarque son monde dans un voyage introspectif sans égal.



Le morceau incontournable de l'album : « Madame George »

En 1968, Van Morrison, ancien chanteur des Them, souhaite abandonner le rhythm'n'blues pour s'orienter vers de nouveaux horizons. Pour les sessions d'enregistrement d'*Astral Weeks*, son premier véritable album solo, le taciturne chanteur irlandais dispose d'une liberté artistique totale. Il s'entoure d'un petit groupe de pointures du jazz. En trois sessions de trois nuits, sans véritablement communiquer avec eux, en leur donnant les instructions minimums sur un bout de papier, Van Morrison enregistre *Astral Weeks*, un bijou émotionnel et introspectif. Difficile à classer musicalement, on note des influences folk, soul, jazz et blues. Sa voix y occupe la place principale, soutenue par des cordes déchirantes. En huit morceaux d'où se détachent « Astral Weeks » et son final transfiguré par les cordes, « Sweet Thing » et sa jubilation formidable, et « Madame George », véritable point d'orgue émotionnel de l'album, Van Morrison invente un monde sonore mystique et nouveau. Il ne fera jamais mieux.

Electric Ladyland, The Jimi Hendrix Experience

Lors de l'enregistrement de ce double album, Jimi Hendrix est au sommet de son art. En pleine frénésie créative, il met en fusion le blues, le jazz, le rock et leur donne des accents parfois funky ou psychédéliques tout en maîtrisant parfaitement la situation.

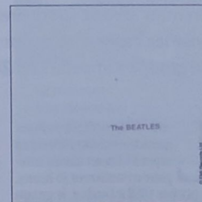


Le morceau incontournable de l'album : « All Along the Watchtower »

Grand bosseur, Jimi Hendrix se retrouve en studio d'enregistrement à New York, lors de plusieurs sessions de juillet 1967 à août 1968. Mitch Mitchell commence à être écarté et Noël Redding ne finira pas les enregistrements. Hendrix invitent de nombreux musiciens dont Stevie Winwood et Chris Wood (Traffic), Jack Casady (Jefferson Airplane), Buddy Miles et Al Kooper, sur ce qui deviendra *Electric Ladyland*, le troisième et dernier LP du Jimi Hendrix Experience. Le plus personnel d'Hendrix. Premier album enregistré sur 16 pistes, Jimi Hendrix utilise à fond ces nouvelles possibilités, notamment sur « …And the Gods Made Love », titre hallucinant, qui ouvre les hostilités. Sur « Crosstown Traffic », Hendrix est juste irrésistible. Il réinvente et transcende « All Along the Watchtower » de Bob Dylan. Hendrix part aussi dans des morceaux de bravoure comme « Voodoo Chile » ou « 1983… (A Merman I Should Turn to Be) » où se télescopent blues, rock et jazz poussés dans leurs derniers retranchements. Du grand art.

The Beatles, The Beatles

Le psychédélisme est balancé aux oubliettes, retour au basique. Et même si les egos de chacun, Ringo Starr mis à part, sont à un niveau jamais atteint dans l'histoire du groupe, le double album blanc est une démonstration de force des *« Fab Four »*.

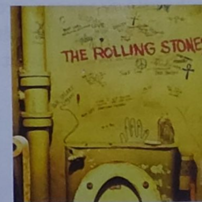


Le morceau incontournable de l'album : « While My Guitar Gently Weeps »

Pour être hype en 1968, il fallait sortir un double album. Les Beatles y consentent donc avec ce qui deviendra « l'album blanc ». C'est un nouveau tournant pour les gars de Liverpool. Fini le psychédélisme, retour à un rock basique et à des arrangements plus simples et directs, ce qui n'empêche pas Lennon et McCartney d'être encore incroyablement productifs et inventifs. Harrison ne se rate pas non plus puisqu'il produit un fabuleux « While My Guitar Gently Weeps ». Enregistré dans une ambiance irrespirable, chaque membre y place les morceaux qu'il veut, puisque c'est un double, même Ringo Starr s'y colle. Ensuite, les autres membres jouent leur partie comme simples musiciens. Ça part dans tous les sens, on passe du coq à l'âne. Les Beatles veulent faire une démonstration de force, en tapant dans tous les styles. Mais grâce à des titres comme « Happiness Is a Warm Gun », « Helter Skelter » ou « Back In The U.S.S.R. », l'album blanc se maintient à un très haut niveau.

Beggars Banquet, The Rolling Stones

Alors que Brian Jones est en perdition, le duo Jagger / Richards reprend les affaires des Stones en main. Avec le rock'n'roll pur et dur de *Beggars Banquet*, l'heure du retour aux sources a sonné.



Le morceau incontournable de l'album : « Sympathy for the Devil »

Après les errances psychédéliques de *Their Satanic Majesties Request* sorti un an plus tôt, en 1968, le groupe est à la dérive. Keith Richards et Mick Jagger ont eu des problèmes avec la justice. Brian Jones perd pied dans les drogues. C'est son dernier album en tant que Stone et il n'y participe qu'épisodiquement. Avec Keith Richards, le blues, le folk et le rock font un retour en force. En prenant à contre-pied le courant hippie ambiant, ils s'attirent une nouvelle popularité du public. « Sympathy for the Devil » ouvre l'album magistralement avec son intro tout en percussions. « Street Fighting Man » s'inspire des révoltes de Mai-68 et du mouvement antiguerre du Viêt Nam. En prenant cette orientation politique et philosophique, ils s'opposent aux Beatles et à leur « Revolution » pacifiste. Avec les dix titres sombres, malsains et puissants, les Stones font un parcours sans faute et signent le premier d'une série de chefs-d'œuvre.

Led Zeppelin, Led Zeppelin

Fin 1968, un gang londonien composé de quatre fines gâchettes enregistre dans l'urgence son premier album. Cette première œuvre homonyme pose les bases d'un genre nouveau : le hard rock. Ce groupe s'appelle Led Zeppelin.

Led Zep' dégoupille sa première grenade en janvier 1969 et tout explose ! En un album enregistré en seulement 36 heures, en octobre 1968 à Londres, le groupe pose les bases du hard rock, dont il devient l'étendard. Cet album homonyme contient déjà tout ce qui fera le succès du groupe : un son lourd basé sur un rock dur teinté de blues et de psychédélisme, entrecoupé de ballades acoustiques. À la guitare solo, Jimmy Page subjugue déjà son monde avec des riffs incandescents, des solos époustouflants et une maîtrise hors normes des effets et des pédales. La voix puissante et solaire de Robert Plant impose sa présence exceptionnelle. L'osmose avec le batteur John Bonham, un des meilleurs de l'époque, et le bassiste John Paul Jones est parfaite. Le disque contient trois classiques incontournables : « Dazed and Confused », « How Many More Times » et « Babe I'm Gonna Leave You ». Les titres ne sont quasiment que des premières prises, qui donnent un son « live » à ce premier shoot. Dans le mille.



Le morceau incontournable de l'album : « Dazed and Confused »

Abbey Road, The Beatles

Été 1969, les Beatles se réunissent une dernière fois avec la ferme intention de clore leur œuvre en beauté. Si l'enregistrement ne s'est pas aussi bien passé qu'espéré, *Abbey Road* est une réussite totale. Le chant du cygne.

Après l'échec des sessions du projet « Get Back », les Beatles enregistrent leur dernier album dans une ambiance surréaliste. Alors qu'ils veulent enregistrer un album « comme avant », Lennon débarque aux studios EMI, rebaptisés plus tard Abbey Road, avec neuf jours de retard, suite à un accident. Yoko Ono, convalescente, l'accompagne. Elle suit l'enregistrement depuis un lit, au-dessus duquel est installé un micro pour que John puisse l'entendre dans son casque pendant son travail. Tout ne se passe donc pas « comme avant »… Malgré tout, les compositions sont toujours aussi splendides. Lennon apporte « Come Together », « I Want You » et « Because ». McCartney est l'auteur de « Oh! Darling » et de la quasi-totalité du medley. Harrison est au meilleur de sa forme avec le sublime « Here Comes the Sun » et « Something », la chanson la plus reprise des Beatles derrière « Yesterday ». Même Ringo Starr figure sur la *track list* avec « Octopus's Garden ». C'est l'album qui s'est le plus vendu lors des rééditions parues en 2009.



Le morceau incontournable de l'album : « Here Comes the Sun »

Led Zeppelin II, Led Zeppelin

À peine dix mois après le premier album, Led Zeppelin remet ça. Le deuxième opus du groupe est enregistré sur la route lors des tournées en Europe et en Amérique du Nord pendant la première moitié de 1969. Il reprend le style hard rock / blues et les thèmes du premier album en en repoussant les limites. « Whole Lotta Love », largement inspiré du bluesman Willie Dixon est un énorme carton. Son riff dévastateur en fait un hit énorme. Le reste voyage entre blues le plus pur (« Lemon Song »), le folk (« Thank You ») et le rock (« Heartbreaker »). Les quatre instrumentistes fascinent leur public, font l'objet d'un culte fervent et deviennent des rockstars.



Le morceau incontournable de l'album : « Whole Lotta Love »

Let It Bleed, The Rolling Stones

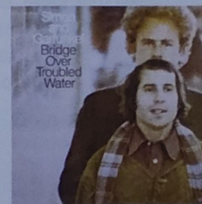
Malgré la déchéance de Brian Jones et l'arrivée progressive de Mick Taylor, ce *Let It Bleed*, paru le 5 décembre 1969, est un nouveau sommet de l'œuvre des Rolling Stones. Keith Richards a étudié à fond les accordages qu'utilisaient les vieux bluesmen. Mick Jagger est impérial sur « Love in Vain ». Le London Bach Choir est incroyable sur « You Can't Always Get What You Want », dont il interprète l'intro et les chœurs. « Gimme Shelter » qui ouvre l'album, est le joyau de l'album. Mick Jagger, accompagné par la choriste Merry Clayton, y est survolté. Le désespoir se mêle au besoin d'amour sur fond de guerre du Viêt Nam. Un disque de légende.



Le morceau incontournable de l'album : « Gimme Shelter »

Bridge Over Troubled Water, Simon & Garfunkel

Sorti en janvier 1970, *Bridge Over Troubled Water* est la meilleure vente d'albums en 1970. Il marque la fin de la collaboration entre Paul Simon et Art Garfunkel. Entre folk et gospel, Simon s'est surpassé lyriquement et mélodiquement. Le titre « Bridge Over Troubled Water » donne le ton d'entrée et a été repris un nombre incalculable de fois. Le pic artistique est atteint avec « The Boxer », qui regroupe un nombre de trouvailles mélodiques et harmoniques incroyable. Pour l'anecdote, l'album est resté classé au hit-parade anglais pendant huit ans. Et la France n'a pas raté le coche, pour une fois, puisqu'elle le classe n° 1 à sa sortie.



Le morceau incontournable de l'album : « The Boxer »

After The Gold Rush, Neil Young

Deux ans avant *Harvest*, autre sommet de la carrière de Neil Young, le musicien canadien délivre un album magistral. Tout en douceur et mélancolie, *After the Gold Rush* panse les plaies d'une génération de hippies, dont le rêve est brisé à tout jamais.

Enregistré d'août 1969 à juin 1970, le troisième album de Neil Young sort un an après Woodstock. Sa pochette en noir et blanc sent la gueule de bois. Neil Young y a l'air renfrogné et croise une vieille femme, métaphore d'une Amérique qui refuserait d'entendre les plaintes de la jeune génération. Le psychédélisme semble déjà loin. *After the Gold Rush* contient le mélange de rock, de folk, de country, qui a fait le succès du Canadien. Tout en douceur, mélancolie et générosité, l'album panse les plaies des gens paumés à l'instar du Neil Young de l'époque. À ce moment, Young fait aussi partie du supergroupe Crosby, Stills, Nash… and Young. Stephen Stills intervient plusieurs fois, au chant notamment, comme sur le magnifique « Only Love Can Break Your Heart », titre qui sera repris de nombreuses fois par la suite. Frank Zappa admire énormément cet album, avec *Blue* de Joni (voir page 18), un beau compliment de sa part quand on connaît l'exigence de l'artiste.



Le morceau incontournable de l'album : « Southern Man »

John Lennon / Plastic Ono Band, John Lennon

Cet album marque les grands débuts de John Lennon en solo. Froid, dépouillé, direct, ce *Plastic Ono Band* est une thérapie pour l'ancien Beatle. Il délivre là un savant mélange de rock brut et de ballades mélodiques.

Après une année 1969 très chargée, durant laquelle John Lennon a claqué la porte des Beatles, il s'engage de plus en plus en politique et notamment contre la guerre du Viêt Nam. Fin 1970, il retourne dans les studios d'Abbey Road entouré du Plastic Ono Band, un groupe à géométrie variable dont les membres changent au gré des projets. Ringo Starr est à la batterie, Phil Spector joue du piano sur le titre « Love ». Sur son premier album solo, Lennon entre en introspection. Délaissant son humour second degré pour exprimer ses angoisses, il se livre comme jamais, parlant de la mort de sa mère, de l'absence de son père. Il renoue aussi avec son véritable amour : le rock'n'roll basique. À la manière de Dylan sur *Blonde on Blonde*, les mélodies sont simples et dépouillées. Il y est contestataire (« Power to People » et « Working Class Hero »), 100 % rock (« Well Well Well », « I Found Out ») et écorché vif avec des ballades qui prennent aux tripes (« Mother » et « Mummy's Dead »). Retour à la simplicité gagnant.

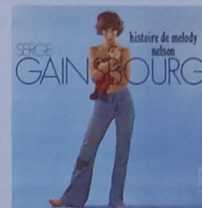


Le morceau incontournable de l'album : « Working Class Hero »

Histoire de Melody Nelson, Serge Gainsbourg

Au début des années 1970, Serge Gainsbourg délaisse les mélodies pop qui ont fait son succès pour livrer un album semi-autobiographique. Boudé à sa sortie, car difficile d'accès, son influence dépassera largement les frontières françaises. Son meilleur album.

Le premier album français de ces 100 albums incontournables est une production de Serge Gainsbourg. Paru fin mars 1971, c'est le premier album-concept de « l'homme à la tête de chou ». Semi-autobiographique et inspiré de *Lolita*, le roman de Nabokov, il raconte sa rencontre avec la jeune Melody Nelson. Il y abandonne le chant pour la narration. On est très proche de la poésie symphonique. L'orchestration est ultraprécise. Les instrumentaux sont très modernes voire avant-gardistes pour l'époque. Considéré comme le chef-d'œuvre de Gainsbourg, *Histoire de Melody Nelson* ne se dévoile pas dès la première écoute : il faut un peu plus de temps pour accéder au graal. Logiquement, critiques et auditeurs ont été déroutés à sa sortie et l'ont boudé. Mais le temps aidant, son influence a largement dépassé les frontières de l'Hexagone. Des artistes comme Lenny Kravitz, David Holmes, Air, Pulp, Portishead ou Beck sont fans de cette Melody.



Le morceau incontournable de l'album : « Ballade de Melody Nelson »

Sticky Fingers, The Rolling Stones

En avril 1971, les Stones sortent *Sticky Fingers*, dont le nom vient d'un titre… de film pour adultes. C'est une sorte d'archétype d'un album des Rolling Stones. Il leur permet d'accéder au statut suprême de « meilleur groupe de rock du monde ».

Avec *Sticky Fingers* apparaît pour la première fois le logo des lèvres lippues et de la langue tirée. C'est aussi le premier sans Brian Jones, remplacé par Mick Taylor. Depuis *Let It Bleed*, les Rolling Stones semblent avoir trouvé la recette qui fait d'eux le plus grand groupe du monde, et ils l'appliquent à la lettre : pas mal de rock, une touche de country, une ballade scotchante, et beaucoup de blues. C'est l'archétype de l'album stonien et les compositions sont parfaites. Le petit nouveau, Mick Taylor, apporte sa touche technique, notamment de guitare slide. La voix de Mick Jagger est belle à pleurer. Il écrit et compose aussi le magnifique « Wild Horses ». « Sister Morphine » est écrite par Marianne Faithfull, ex de Jagger. En plus des drogues, l'album parle beaucoup de sexe, et le classique « Brown Sugar » aborde les deux. Rien de tel pour assurer le buzz. Enfin, la célèbre pochette avec la braguette est signée Andy Warhol. Elle a bien évidemment fait scandale. D'autres questions ?



Le morceau incontournable de l'album : « Brown Sugar »

Blue, Joni Mitchell

Après un voyage en Europe, la chanteuse américaine Joni Mitchell rentre au pays avec une dizaine de nouvelles chansons toutes plus personnelles et minimalistes les unes que les autres. *Blue* influencera un grand nombre d'artistes féminines.

Malgré le succès rencontré par ses trois premiers albums, la chanteuse folk Joni Mitchell décide de faire un break en 1971. L'Américaine part voyager en Europe, où elle compose les chansons de *Blue*. Les dix chansons sont minimalistes et intimistes. Le mot *blue* évoque le sentiment mélancolique du blues et les notes bleues qui singularisent cette musique. Joni Mitchell y aborde sa vie sentimentale, ses difficultés à aimer, l'abandon de son enfant à l'assistance publique ou son désir d'aventure et d'épanouissement. Pendant l'enregistrement, la chanteuse demande à tous les musiciens de quitter le studio à l'exception de l'ingénieur du son. Son écriture et son phrasé sont influencés par le jazz de Miles Davis. La plupart du temps, la voix de Mitchell n'est accompagnée que d'une guitare ou du piano. Cet album est une confession qui marque l'apogée de sa carrière. C'est aussi la première fois que ces thèmes sont abordés d'un point de vue féminin. Une autre révolution en somme.



Le morceau incontournable de l'album : : « All I Want »

Who's Next, The Who

Même si Pete Townshend sort d'un projet mort-né, le cinquième album de The Who a une homogénéité qu'ils n'atteindront plus jamais. En 1971, le groupe est à son zénith et sort un *Who's Next* de très haute volée.

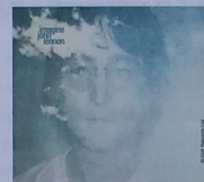
Enregistré début 1971 aux studios Olympic à Londres, *Who's Next* tire ses racines du projet *Lifehouse*, dont Pete Townshend était à l'origine. Quelques passages de ce qui aurait dû être un opéra rock futuriste figurent sur plusieurs morceaux de l'album (« Pure & Easy », « The Song Is Over »). Malgré cet échec, le cinquième album de The Who est reconnu pour être le meilleur du groupe. Pete Townshend a composé neuf splendides chansons de rock. De ballades incroyables (« Behind Blue Eyes »), en hymne politique lucide et amer (« Won't Get Fooled Again »), en passant par le tonitruant « Baba O'Riley », *Who's Next* est sans temps morts. Keith Moon martyrise son fût avec la justesse d'une mitrailleuse rock et Roger Daltrey n'a jamais aussi bien chanté. Pete Townshend s'amuse comme un fou avec les synthétiseurs notamment sur « Won't Get Fooled Again ». C'est le seul album du groupe à avoir atteint la première place des charts dans leur pays d'origine, l'Angleterre. Un excellent signe.



Le morceau incontournable de l'album : « Won't Get Fooled Again »

Imagine, John Lennon

À peine un an après la sortie de *Plastic Ono Band*, John Lennon remet le couvert avec le best-seller *Imagine*. Sur le plan musical, John Lennon l'a qualifié de « Plastic Ono Band avec des violons » et c'est vrai qu'il en est très proche. Sur la production, on note qu'il est plus sophistiqué et se rapproche plus de ce qu'aurait pu être le futur des Beatles, ou tout au moins sa participation. Et si, sur la durée, *Imagine* est un peu plus faible que son prédécesseur, il a le grand avantage de compter deux joyaux que sont les titres « Imagine » et « Jealous Guy », deux des plus grandes chansons de tous les temps.



Le morceau incontournable de l'album : « Imagine »

Led Zeppelin IV, Led Zeppelin

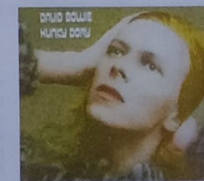
Le quatrième album de Led Zep' est le chef-d'œuvre absolu du groupe anglais. Distribué sans nom officiel, avec seulement quatre symboles choisis par chaque membre du groupe positionnés à l'intérieur de la pochette, il est placé sous le signe du mystère et de l'ésotérisme. Musicalement, le groupe pousse toujours plus loin ses classiques entre riffs surpuissants (« Black Dog », « Rock and Roll »), et atmosphères incroyablement riches où s'entremêlent folk, psychédélisme, blues et rock. « Stairway to Heaven », perle de l'album, qui monte crescendo pendant huit minutes, est le morceau culte du groupe. Incandescent, chargé d'émotion et intemporel.



Le morceau incontournable de l'album : « Stairway to Heaven »

Hunky Dory, David Bowie

Hunky Dory et sa pochette en référence à une photo de Marlene Dietrich marque le début de l'envol de Bowie. Il réunit pour la première fois le groupe qui le suivra sur *Ziggy Stardust*. La voix de Bowie est un mélange de celles de Ray Davis, de Lou Reed et de Bob Dylan. Son look androgyne et ses obsessions sont déjà là. Les arrangements sont sophistiqués et les mélodies sont accrocheuses. *Hunky Dory*, basé sur le piano, la guitare et le saxo, flamboie et des titres comme « Changes » et « Life On Mars? » témoignent du génie de Bowie. Cet album à l'ambiance magique est un de ses premiers chefs-d'œuvre, un des plus accessibles.

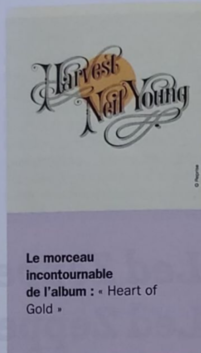


Le morceau incontournable de l'album : « Life On Mars? »

Harvest, Neil Young

L'album le plus vendu de Neil Young n'est pas le préféré de ses fans qui le trouvent trop commercial. Il n'empêche que *Harvest* est un album incontournable de country rock paisible. Le plus accessible pour ceux qui souhaitent pénétrer l'univers de Young.

Enregistré à Nashville, en Californie et à Londres, *Harvest* est la meilleure vente de disques de l'année 1972. À l'époque, Neil Young est en froid avec son groupe, le Crazy Horse, à cause de l'addiction à l'héroïne du guitariste Danny Whitten, qui lui inspire « The Needle and the Damage Done ». Il a aussi rompu les liens avec Crosby, Stills & Nash après leur tournée. Il s'entoure de musiciens de country de Nashville, qui ajustent un costume country rock sur mesure à *Harvest*, son quatrième album. Moins agressif, plus acoustique, ses arrangements sont parfois trop grandiloquents, ce qui lui sera reproché par ses fans. D'ailleurs « Heart of Gold » sera le seul vrai hit de la carrière de Young. Lors de l'enregistrement, Neil Young souffre d'une hernie discale ce qui l'empêche de jouer de la guitare électrique. Ce son acoustique ajoute à l'ambiance paisible de *Harvest* qui figure aujourd'hui dans toutes les sélections de « discothèque idéale ».

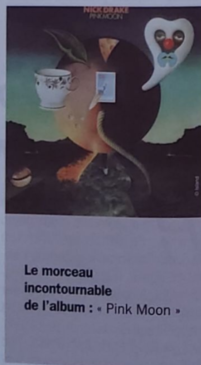


Le morceau incontournable de l'album : « Heart of Gold »

Pink Moon, Nick Drake

Troisième et dernier album de Nick Drake, *Pink Moon* est une œuvre magnifique, crépusculaire, ultradépouillée et chargée en émotions. Pour le malheur du chanteur, personne ne s'en est aperçu de son vivant. Sa mort l'a révélé au monde.

Après l'échec commercial de ses deux premiers albums, Nick Drake est rongé par la dépression. Chris Blackwell, alors PDG du label Island, le pousse à rentrer en studio pour enregistrer un troisième album. Avec l'énergie du désespoir, le chanteur l'enregistre seul avec sa guitare, en deux nuits. *Pink Moon* est évidemment très dépouillé, mais la magie opère. Les morceaux sont courts, simples, plein de douceur et de sensibilité. L'ambiance est crépusculaire et bouleversante. Très timide, Nick Drake refuse toute promotion à la sortie de l'album, qui se révèle être un nouvel échec commercial. En 1974, il rentre en studio pour un quatrième album, mais son état mental ne lui permet pas d'aller au bout. Il faudra attendre sa mort par overdose d'antidépresseurs, provoquée ou accidentelle, pour que public et critiques s'intéressent à son œuvre. Plein de spleen, de rêverie et de tristesse, de besoin d'être aimé, *Pink Moon* est l'album de folk absolu.



Le morceau incontournable de l'album : « Pink Moon »

Machine Head, Deep Purple

Comme quoi les voyages en Suisse ont du bon. En enregistrant cet album à Montreux, Deep Purple accouche d'un diamant brut de hard rock, où les prouesses techniques de Ritchie Blackmore se mettent au service de l'interprétation du reste du groupe. Brillant.

Alors que Deep Purple a déjà le statut de méga groupe de hard rock, il part enregistrer au casino de Montreux en utilisant le studio mobile des Rolling Stones. Alors qu'il ne leur reste qu'une journée de studio, l'ingénieur du son annonce à Deep Purple qu'il manque sept minutes pour finir l'album. En réécoutant les balances du premier jour, le groupe remet l'oreille sur un riff qui deviendra légendaire. Pour les paroles, Ian Gillian repense à l'événement majeur qui s'est passé un peu plus tôt. Le 4 décembre 1971, lors d'un concert de Frank Zappa dans le casino, un spectateur allume une fusée éclairante, qui embrase le casino. Il a trouvé le thème de « Smoke on the Water ». Pour le reste, le groupe a mis, pour une fois, les prouesses techniques au service de l'efficacité et de l'interprétation en accouchant des fabuleux « Highway Star » ou « Space Truckin », qui font de ce *Machine Head* le meilleur album du groupe.



Le morceau incontournable de l'album : « Smoke on the Water »

Exile On Main St., The Rolling Stones

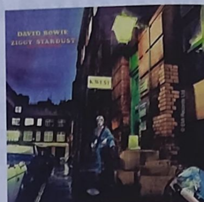
Premier et unique double album des Stones, *Exile* clôt la période dorée du groupe en beauté. En toute décontraction, le groupe fait une démonstration de maîtrise totale de la musique US, du gospel au rock. Un album de musique du cœur et de l'âme.

En 1971, les Stones décident d'enregistrer leur nouvel album sur la Côte d'Azur, dans la cave de la villa Nellcôte à Villefranche-sur-Mer. Le groupe est au top du triptyque sex, drugs & rock'n'roll. Tout l'été, ils s'adonnent à tous les plaisirs, entourés d'un grand nombre d'invités ou de parasites. Logiquement, l'ambiance n'est pas vraiment au travail et l'enregistrement, chaotique, aiguise les tensions entre Mick Jagger et Keith Richards. L'album est un sommet musical et clôt la période dorée des Stones, débutée en 1968 avec *Beggars Banquet*. Les Anglais revisitent une fois de plus toute la musique américaine et piochent dans le blues, le folk, le rock, le boogie, la soul et le gospel pour recréer leur Amérique idéale. Dans la moiteur du Sud, Jagger excelle, tandis que Richards et Mick Taylor sont irréprochables. Malgré tout, sans hit, la critique l'accueille tièdement. Mais le temps passant, comme le bon vin, il s'est bonifié et on le considère comme un grand classique du rock.



Le morceau incontournable de l'album : « Tumbling Dice »

The Rise and Fall of Ziggy…, David Bowie



Le morceau incontournable de l'album : « Ziggy Stardust »

Le mouvement glam rock est né un an plus tôt. David Bowie s'y inscrit pleinement en créant un personnage mythique : Ziggy Stardust, un rocker extraterrestre, le premier de toute une série. Même si c'est un concept-album, chaque chanson possède une puissance unique. Accompagné de son double musical, le guitariste Mick Ronson, Bowie égraine les perles pop et rock. Du bouleversant « Rock 'N' Roll Suicide », au mélancolique « Five Years », en passant par « Suffragette City », punk avant l'heure, et les tubes « Starman » et « Ziggy Stardust », *The Rise And Fall…* est une démonstration du génie de Bowie, qui va le propulser au rang de légende de la pop.

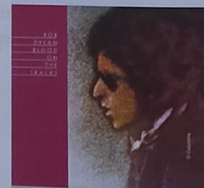
The Dark Side of the Moon, Pink Floyd



Le morceau incontournable de l'album : « Time »

Cantonné jusqu'alors au rang de groupe pour initiés, Pink Floyd simplifie ses compositions et raccourcit ses morceaux de rock progressif, même si « Money » et « Time » dépassent encore les six minutes. Le groupe aborde des thèmes universels comme le temps, l'argent, la vieillesse. Avec Alan Parsons aux manettes, le Floyd pousse la production à un niveau encore jamais atteint et accouche d'un monument du rock. Il restera 1027 semaines au top 200 américain, soit 14 ans. Le contenu reste extrêmement avant-gardiste en préfigurant les samples (utilisation de bruits de caisses enregistreuses sur le rythme de « Money », de synthétiseurs, etc.). Un disque indémodable.

Blood on the Tracks, Bob Dylan



Le morceau incontournable de l'album : « Tangled Up in Blue »

En 1974, Bob Dylan est en en pleine dépression, il subit de plein fouet la séparation d'avec sa femme Sara. Elle lui inspire *Blood on the Tracks*, qui contient quelques-unes de ses plus belles chansons. Il enregistre une première fois l'album en septembre. Puis, alors que des copies sont prêtes à être envoyées aux journalistes, il décide d'en réenregistrer la moitié dont le fabuleux « Tangled Up in Blue ». Tout se fait dans l'urgence, Dylan veut préserver au mieux la spontanéité. L'album au son folk rock sort finalement en janvier 1975 et les chansons magiques que sont « Shelter from the Storm » ou « Simple Twist of Fate » signent sa renaissance artistique.

Born to Run, Bruce Springsteen

Après deux essais, Bruce Springsteen décroche le jackpot en composant *Born to Run*. Brut et lyrique à la fois, son troisième opus dépeint l'Amérique prolétaire dont le Boss est issu, et va le porter au statut d'icône.

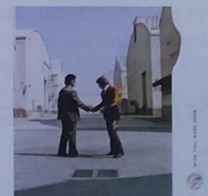


Le morceau incontournable de l'album : « Born to Run »

Quand *Born to Run* sort le 1er septembre 1975, c'est la première fois que l'E Street Band accompagne celui qui, grâce à cet album, va devenir le Boss. Accouché dans la douleur après neuf mois passés dans les studios, son troisième LP est extrêmement travaillé et précis. Très puissant, il comporte beaucoup de cuivres et de piano et sonne comme un opéra rock dont le héros serait l'ouvrier américain. Entre désespoir et colère froide, Springsteen éructe de sa voix éraillée et crache sa vérité de l'Amérique prolétaire de la côte est, dont il a fait partie. C'est brut, et la pochette en noir et blanc en témoigne, montrant simplement Springsteen en perfecto, cheveux ébouriffés, appuyé sur l'épaule de Clarence Clemons, le saxophoniste de l'E Street Band, avec son Esquire en bandoulière. « Born to Run » est la pièce maîtresse de l'œuvre de Springsteen ; elle l'enverra au firmament des rockers. Au même titre que Dylan, il fait désormais l'objet d'un culte.

Wish You Were Here, Pink Floyd

Même si des tensions apparaissent au sein du groupe, Pink Floyd délivre un magnifique neuvième album, sûrement le plus accessible de leur discographie. Un hommage à Syd Barrett, membre fondateur exclu du groupe pour maladie mentale.



Le morceau incontournable de l'album : « Wish You Were Here »

Deux ans après le fameux *The Dark Side of the Moon*, Pink Floyd repart en studio, à Abbey Road, en 1975. L'album a été composé lors des tournées britanniques et françaises du groupe en 1974. Le groupe est au firmament de sa carrière mais Roger Waters supporte mal la pression du *music-business* et des tensions apparaissent au sein du groupe. Nostalgique d'un temps où les choses étaient plus légères, Pink Floyd rend un hommage chaleureux à Syd Barrett, membre fondateur exclu en raison de son instabilité psychologique. Même si le très planant « Shine On You Crazy Diamond », divisé en deux parties, dure vingt-cinq minutes, c'est un des albums les plus accessibles du Floyd. Le morceau-titre est une des compositions les plus émouvantes de Roger Waters, une sorte d'appel désespéré à Syd Barrett. Malgré des critiques mitigées, l'album est encore un des meilleurs du groupe, et à sa sortie EMI est incapable de répondre à la demande des fans en termes de copies. Énorme.

A Night at the Opera, Queen

Bien plus qu'un album de glam rock, le *Night at the Opera* est une œuvre protéiforme, qui mêle hard rock, glam, music-hall ou folk, avec toujours une touche de second degré qui ne quittera pas Queen.

Enregistré entre août et novembre 1975, *A Night at the Opera*, en référence au film des Marx Brothers, bat déjà un record avant sa sortie : ce quatrième album a la production la plus chère de l'époque (750 000 $). C'est donc l'heure du quitte ou double pour un groupe qui n'a alors connu qu'un tube mineur : « Killer Queen ». Mêlant de nombreuses références et du second degré, A.N.A.O. est drôle, léger, grandiloquent et théâtral. Musicalement, Queen mélange pop, glam, hard rock et folk avec une maturité certaine. Surtout, l'album contient l'ovni « Bohemian Rhapsody ». Peaufiné pendant trois semaines, Queen y alterne ballade nostalgique, rock progressif et hard rock explosif pendant six minutes. Certains considèrent le résultat comme la plus grande chanson de tous les temps. *A Night at the Opera* est un énorme succès à sa sortie et propulse le groupe dans le club fermé des groupes de rock stadium, statut qu'il ne quittera plus jusqu'à la mort de Freddie Mercury, en 1991.



Le morceau incontournable de l'album : « Bohemian Rhapsody »

Horses, Patti Smith

Fin 1975, Patti Smith délivre un album séminal. *Horses* est le chaînon manquant entre le punk rock et le Velvet Underground. Rage, poésie, énergie et sensualité se dégagent de cet album pionnier d'une toute nouvelle scène.

À presque trente ans, Patti Smith sort son premier album *Horses*, en décembre 1975. Il est reçu comme un brûlot poétique et considéré comme la profession de foi du mouvement punk new-yorkais. Ses acteurs sont plus âgés que les jeunes Anglais qui adopteront leur style un peu plus tard, c'est là la principale différence qui les sépare. La pochette de l'album fait scandale à l'époque. L'androgynéité et le léger duvet au-dessus des lèvres de Patti Smith agacent beaucoup ses détracteurs. Produit par John Cale du Velvet Underground, l'album débute par l'irradiant « Gloria », reprise de Van Morrison. « Birdland », « Land: Horses » et « Free Money » sont aussi des morceaux de bravoure de Smith. Tom Verlaine de Television compose « Break It Up ». Voix haletante toujours sur le fil, entre sensualité et rage, Patti Smith fait corps avec ses textes féministes, militants et poétiques. Elle impose son style dans un univers rock encore très machiste. Les bases d'une nouvelle scène sont posées.



Le morceau incontournable de l'album : « Gloria In Excelsis Deo »

The Sun Sessions, Elvis Presley

En 1976, alors que le King perd sa santé dans des tournées marathons aux États-Unis, RCA sort des placards une compilation de sessions enregistrées dans les studios Sun en 1954 et 1955. Un document fondateur.

En 1976, le King est devenu une attraction. Il n'en finit plus de battre le record du nombre de concerts donnés chaque année, au prix de sa santé. C'est le moment que choisit sa maison de disques RCA pour compiler seize morceaux enregistrés par Sam Phillips en 1954 et 1955, dans les studios Sun à Memphis. Parmi eux, on retrouve « That's All Right », que certains considèrent comme le premier morceau de rock'n'roll et quatre autres morceaux sortis à l'époque en single : « Good Rockin' Tonight », « Milkcow Blues Boogie », « Baby Let's Play House » et le fameux « Mystery Train ». Mélangeant, influences noires et blanches, la country et le blues, il est impossible aujourd'hui de mesurer l'effet libérateur qu'ont eu ces titres quand ils sont sortis dans une Amérique très puritaine et plongée dans le maccarthysme. La sortie en double CD de 1999 contient la version de l'acétate enregistré par Elvis en cadeau pour sa mère en 1953. Un morceau d'histoire.



Le morceau incontournable de l'album : « Mystery Train »

Ramones, Ramones

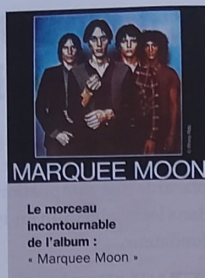
« One-two-three-four ! », les Ramones débarquent en commando punk dans l'univers rock avec un premier album homonyme en forme de déclaration de guerre au glam et (surtout) au rock progressif. Saignant.

Avril 1976, les Ramones, gang de quatre faux frères new-yorkais, allument la mèche en sortant le premier album de punk rock de l'histoire. Guitares saturées, trois accords, moins de trois minutes par chanson, paroles nihilistes dépeignant l'ennui quotidien des *teen-agers* dans le New York de l'époque, mélodies efficaces, voilà la recette magique des Ramones. Enregistré en trois semaines, la production n'a coûté que 6 400 dollars. L'album s'ouvre sur le dévastateur « Blitzkrieg Bop » et son célèbre « *Hey ho! Let's go!* ». Sans message politique, les paroles sont légères, ce qui leur est reproché à l'époque ; c'est sans doute en référence aux textes des débuts du rock, puisque les Ramones et les punks de l'époque revendiquent un retour à un rock basique. Blondie aussi, à la même époque, produit des chansons à l'influence très 50's. Après des années de solos, tous plus longs les uns que les autres, d'albums surproduits, les Ramones sonnent le début d'une nouvelle ère.



Le morceau incontournable de l'album : « Blitzkrieg Bop »

Marquee Moon, Television



Le morceau incontournable de l'album : « Marquee Moon »

Television, fleuron de la scène punk new-yorkaise, sort son *Marquee Moon* le 8 février 1977. Déjà le groupe et son guitariste Tom Verlaine voient plus loin et transcendent le genre en l'envoyant dans des terres inconnues. Bien plus élégants et expérimentaux que leurs comparses les Ramones et Johnny Thunders, le public a du mal à comprendre le propos de *Marquee Moon*. L'album atteint la 28e place en Angleterre, mais passe inaperçu aux États-Unis. Depuis, l'album a acquis ces lettres de noblesse. Les guitares, la voix de Verlaine et la bizarrerie du son de Television ont rendu l'album culte pour de nombreux fans.

The Clash, The Clash



Le morceau incontournable de l'album : « White Riot »

Formés après avoir vu les Sex Pistols sur scène, les Clash dégainent pourtant les premiers et sortent leur album homonyme cinq mois avant les Pistols. Chemises bariolées à la Pollock sur les épaules, ils incarnent la violence, la revendication et l'énergie de la jeunesse de l'époque. En treize titres, émeutes, chômage, hippies, anciennes gloires du rock, rejet des États-Unis sont passés à la moulinette de la voix éraillée de Joe Strummer et de la guitare tranchante de Mick Jones. Ils reprennent même un titre de reggae récent (« Police & Thieves »), une nouveauté à l'époque. Le premier épisode de la saga des Clash.

Lust for Life, Iggy Pop

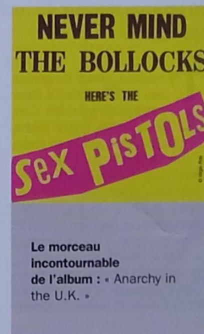


Le morceau incontournable de l'album : « The Passenger »

1977 est l'année de l'explosion punk. En tant que parrain du mouvement, il fallait bien qu'Iggy Pop y pose sa marque. C'est chose faite avec la sortie en septembre de *Lust for Life*, deuxième album co-composé avec David Bowie. Mais cette fois, le « *thin white duke* », qui est allé chercher en Amérique un Iggy Pop à la dérive, n'est pas à la production. *Lust for Life* est donc moins expérimental. Sans fioritures, il est brut et carré. Iggy Pop déborde d'énergie sur « Lust for Life ». Il jubile sur « The Passenger » et des titres plus pop comme « Success ». Doté d'excellentes compositions, *Lust for Life* est le dernier grand disque de l'iguane avant longtemps.

Never Mind The Bollocks Here's The, Sex Pistols

Initiateurs du punk en Angleterre depuis fin 1975, les scandaleux Sex Pistols sortent un unique album, fin 1977. Une bombe nucléaire dotée de douze brûlots nihilistes, sauvages, gueulards et désespérés. Le grand frisson pour ados révoltés.

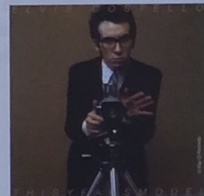


Le morceau incontournable de l'album : « Anarchy in the U.K. »

Enregistré entre octobre 1976 et août 1977, le disque regroupe les singles déjà dans les bacs. Dès sa sortie, le scandale éclate. Le disque pourtant n° 1 des ventes est retiré des vitrines et boycotté par les grandes chaînes de magasins anglais. Le mot *bollocks* (couilles en français) choque les Anglais. Avortement, hypocrisie politique, *music business*, tout y passe. Johnny Rotten éructe en étirant exagérément chaque syllabe. Orgie de décibels, le son a été gonflé dans tous les sens, Steve Jones a empilé de multiples couches de guitares saturées, qui donnent l'effet d'un mur de bruit. Glen Matlock à la basse (Sid Vicious n'apparaît qu'une fois sur l'album) et Paul Cook à la batterie impulsent le tempo. Colère, énergie, irrévérence sont omniprésentes sur les douze titres. Les hymnes « Anarchy in the U.K. », « God Save the Queen » (sorti pour le jubilé des 25 ans de règne de la reine) sont incroyables de puissance et de décadence. Complètement pop, rock et urbain, cet album est jubilatoire.

This Year's Model, Elvis Costello

Un *nerd* parmi les punks. En 1978, Elvis Costello avec ses lunettes à la Buddy Holly débarque sur la scène musicale anglaise. Il fait un carton avec un album de rock nerveux et mélodique. L'après-punk a déjà commencé.



Le morceau incontournable de l'album : « Pump It Up »

En 1978, le monde de la musique est emporté par la vague punk. Puisqu'il a les cheveux courts, Elvis Costello est lui aussi considéré comme un chanteur punk. Chaussé de ses grosses lunettes, il ressemble beaucoup à Buddy Holly. En fait, du punk il prend surtout l'énergie, qu'il utilise en lui ajoutant son sens de la mélodie qui tue et des rythmiques très élaborées. Le résultat n'est finalement pas très loin des Buzzcocks, mais côté look, Costello est un peu plus sobre. À 23 ans, il est déjà marié et programmateur informaticien. Ce qui le situe à des années lumières des clichés punks. Produit par Nick Lowe (également producteur de The Damned), *This Year's Model* a un son très clair et met la guitare et la voix de Costello en avant. On entend ici et là des influences ska. « Pump It Up » et « (I Don't Want to) Go to Chelsea » sont des tubes, spécialement en Angleterre. Avec cet album, Elvis Costello annonce déjà la new wave.

Parallel Lines, Blondie

Pour Blondie, il y a un avant et un après *Parallel Lines*. En un album bourré de tubes calibrés grand public, sorti en septembre 1978, Blondie devient un groupe majeur du rock et s'ouvre les portes des stades.

Troisième album du groupe new-yorkais, *Parallel Lines* met Blondie sur orbite. C'est le but avoué, quand Debbie Harry et son combo entrent en studio en juin 1978 avec Mike Chapman (Sweet, Suzi Quatro) aux manettes. À leur style power pop mâtiné de saveurs fifties, ils ajoutent de nouvelles influences, disco sur « Heart Of Glass », et reggae sur « Fade Away And Radiate ». Avec « Will Anything Happen ? » et « 11:59 », la belle et les garçons envoient deux rocks bien pêchus. La voix, la basse et la batterie sont mises en avant. Sur les douze titres de l'album, le groupe parvient à sortir six singles, dont « Sunday Girl » à la saveur early 60's, le nerveux « Hanging On The Telephone » et le tube intemporel de rock-discoïde, « Heart Of Glass », qui grimpe à la première place de la plupart des pays occidentaux. Avec *Parallel Lines*, Blondie s'extrait du milieu underground punk new-yorkais en inventant la pop moderne. Le groupe récolte la gloire mondiale et Debbie Harry accède au rang qu'elle a toujours désiré : une icône.



Le morceau incontournable de l'album : « Heart Of Glass »

Unknown Pleasures, Joy Division

Les membres de Joy Division ont tâtonné deux ans avant d'enregistrer *Unknown Pleasures*. Le jeu en valait la chandelle : c'est une vraie révolution au niveau du son. Avant eux, aucun groupe n'avait sonné aussi froid, torturé, obsessionnel et désespéré.

À l'été 1979, Joy Division signe la fin de la récré punk en sortant *Unknown Pleasures*. Il leur aura fallu deux ans pour avorter un premier album et changer de nom. Les anciens de Warsaw se démarquent du punk et trouvent enfin leur son. Ils délivrent dix morceaux dignes de l'ère glaciaire. Le climat pesant et obsessionnel, électronique minimaliste et les lignes de basse fantastiques de Peter Hook offrent une caisse de résonance au chant à la fois habité et désincarné de Ian Curtis. Le producteur Martin Hannett agence le tout parfaitement et délivre un son glacial et mécanique. « Disorder » ouvre l'album avec une énergie et une rythmique punk mais la rage n'est plus là. À la place, Joy Division déverse une colère froide et désabusée. Très sombres, les compositions d'*Unknown Pleasures* sont à la fois tenues et angoissées. L'album monte en intensité avec « New Dawn Faces » et « She's Lost Control » pour retomber avec le lent « I Remember Nothing ». De là coulera tout un pan de la new wave.

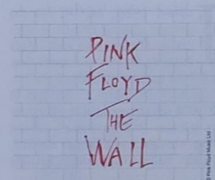


Le morceau incontournable de l'album : « Disorder »

The Wall, Pink Floyd

Avec *The Wall*, Pink Floyd atteint le sommet de sa carrière. Cet opéra rock s'est vendu sous la forme d'un double album, à plus de trente millions de copies. Il sera suivi de la réalisation d'un film qui sortira en 1982. Incontournable.

Entre opéra rock et album-concept, *The Wall* est l'œuvre la plus ambitieuse de Pink Floyd. Quand il sort à la fin de l'année 1979, le groupe est dominé par Roger Waters. L'album est la première partie d'un projet à trois dimensions. Le *live* et, enfin, un long métrage suivront. Roger Waters y traite de l'isolement et de ses conséquences mentales. Un sujet lourd qui donne un rendu sonore plus dur et un aspect plus théâtral que les précédents albums. Musicalement, *The Wall* est composé de vingt-six titres qui vont de la ballade au rock, avec des influences plus ou moins discoïdes (« Another Brick in the Wall part. II »). Les morceaux sont moins planants et dépassent rarement quatre minutes. Les tensions internes au groupe sont telles qu'elles amènent à l'exclusion du clavier Richard Wright. Avec *The Walll*, le Floyd est à son apogée et n'aura plus jamais autant de succès. C'est le double album le plus vendu de tous les temps.

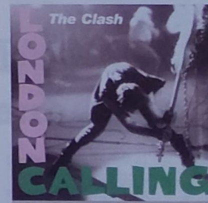


Le morceau incontournable de l'album : « Comfortably Numb »

London Calling, The Clash

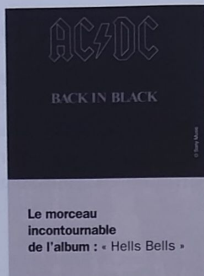
Boudé par les intégristes punks (un non-sens), *London Calling* s'inscrit dans la lignée des grands doubles albums de l'histoire du rock, au même titre qu'*Exile on Main St.* des Stones ou de *Blonde on Blonde* de Dylan. Le grand disque des Clash.

Avec ses deux premiers albums, The Clash a parcouru le monde et s'est élargi les oreilles. Le gang revient en studio à l'été 1979, avec l'envie de coucher sur partitions ses influences ska, jazz, rockabilly et reggae. En quelques semaines, les Londoniens enregistrent le double album *London Calling*. Les dix-neuf morceaux sont signés Mick Jones et Joe Strummer, à l'exception de « Guns of Brixton » (Paul Simonon, le bassiste), « Brand New Cadillac » (une reprise de Vince Taylor) et « Revolution Rock » (reprise d'un titre reggae). Les classiques défilent : « London Calling » évidemment, « The Guns of Brixton », « Death or Glory », « Train in Vain », « Spanish Bombs ». La production de Guy Stevens est limpide. La pochette est un détournement en clin d'œil à la pochette du premier album d'Elvis Presley. On voit Paul Simonon fracasser sa basse sur scène. Bousculant une nouvelle fois les règles, le groupe prend sur ses royalties pour que le double album soit vendu au prix d'un simple. Classe.



Le morceau incontournable de l'album : « London Calling »

Back in Black, AC/DC



Le morceau incontournable de l'album : « Hells Bells »

Juillet 1980, AC/DC est un groupe majeur depuis le succès de *Highway to Hell*. Mais la mort de leur chanteur Bon Scott les ramène à la dure réalité. Avec *Back In Black*, ils portent le deuil et se transcendent pour offrir un album implacable en forme d'hommage au chanteur défunt. « Hells Bells » ouvre les hostilités avec une cloche qui sonne le tocsin. Brian Johnson, le successeur de Bon Scott, est à la hauteur des torrents de guitare que déverse le guitariste fou Angus Young. À l'orée des années 1980, leur hard rock est toujours blues, boogie et rock, mais leur son est plus posé, plus abouti et sérieux. Un classique, un incontournable.

Remain in Light, Talking Heads



Le morceau incontournable de l'album : « Once in a Lifetime »

Issu du monde de l'art et du punk new-yorkais, les Talking Heads s'ouvrent de plus en plus aux influences extérieures au rock quand sort *Remain in Light*, leur quatrième album, produit par Brian Eno. Il s'y est énormément investi et a même composé quelques morceaux. Leur musique à base de rock arty new-yorkais intègre des rythmes africains, du funk et de multiples influences de la musique afro-américaine. Le tout est supervisé par le chanteur et tête pensante du groupe, David Byrne. « Born Under Punches (The Heat Goes On) » et « Once in a Lifetime » sont devenus des standards. Ils n'ont pas vieilli et feraient danser n'importe quel dancefloor éclairé.

Au cœur de la nuit, Téléphone

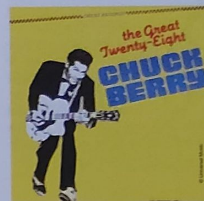


Le morceau incontournable de l'album : « Au cœur de la nuit »

Avec la déferlante punk, le rock français s'est réveillé. S'ils sont plus influencés par les Rolling Stones que par les Sex Pistols, Téléphone a profité de cette vague. Dans une France endormie, celle de Giscard et des émissions des Carpentier, ils sortent *Au cœur de la nuit*, leur troisième et meilleur album. Les morceaux « Argent trop cher » et « Fleur de ma ville » sont les fleurons de ce disque engagé mais pessimiste, qui aborde la solitude, le mal de vivre, la drogue et la difficulté de communiquer dans les grandes villes. Téléphone s'aventure aussi dans le jazz funk, le ska et l'acoustique pour un album parfaitement maîtrisé.

The Great Twenty-Eight, Chuck Berry

Pourquoi avoir attendu aussi longtemps avant de sortir cette compilation ? Personne ne le saura jamais mais ce disque de vingt-huit titres fondateurs de Chuck Berry est essentiel. Sans ces standards, le rock n'aurait pas eu la même saveur.



Le morceau incontournable de l'album : « Johnny B. Goode »

En 1982, le mythique label Chess ressort vingt-huit trésors de Chuck Berry, la plupart des titres sont devenus des classiques. La sélection de Chess est excellente. Tous les titres sont compris en 1954 et 1965. À l'écoute, on comprend facilement l'importance dans l'histoire du rock de ce songwriter, guitariste et compositeur génial. Figurent parmi la *track list* : « Maybellene », « Johnny B. Goode », « Roll over Beethoven », « Carol », « Sweet Little Sixteen », « Rock and Roll Music » reprise plus tard par les Beatles, etc. Chuck Berry a bâti les premières fondations de ce qu'on appelait alors le rock'n'roll. Bien sûr, ce n'est pas lui l'inventeur, d'ailleurs il n'y en a pas puisqu'il résulte de l'assemblage d'influences diverses dont le blues, la country et le folk. Par exemple, le « Maybellene » de Berry a été écrit à partir d'une vieille chanson country. Il n'empêche que son apport dans les 50's et 60's fut crucial pour ce qu'est devenu le rock par la suite. Essentiel.

Thriller, Michael Jackson

Vexé par le peu de reconnaissance obtenu avec *Off the Wall*, Michael Jackson, aidé par Quincy Jones, décide de frapper un coup monumental avec *Thriller*. On ne peut pas dire qu'il se soit trompé.



Le morceau incontournable de l'album : « Billie Jean »

Après le succès critique et commercial de *Off the Wall*, Michael Jackson ressort néanmoins vexé de la soirée des Grammy Awards, lors de laquelle il ne remporte que la récompense du meilleur album R'n'B. Lui, veut la récompense pour le meilleur prix de l'année. C'est dans cet esprit qu'il rentre en studio d'avril à novembre 1982, à Los Angeles. Comme pour *Off the Wall*, on retrouve Quincy Jones à la production. Michael veut que chaque titre devienne un tube. Pour cela, ils font le tri entre 300 chansons pour en retenir seulement neuf au final. Musicalement, le ton est nettement plus sombre que pour son prédécesseur. *Thriller* mélange funk, hard rock, pop et soul. Paul McCartney, Eddie Van Halen (qui vient poser le solo de « Beat It » en une prise) et des membres de Toto viennent prêter main-forte. Au total, sept des titres sortent en single, dont « Billie Jean », « Thriller » et « Beat It ». En 2009, il aurait dépassé les 100 millions de copies vendues. Colossal.

Synchronicity, Police

Synchronicity sort en juin 1983. C'est le cinquième et dernier album du groupe britannique formé en pleine vague punk, en 1977. C'est aussi le meilleur. Sting et le groupe délaissent leurs influences reggae. Les synthétiseurs et les textures sont beaucoup plus présents, ainsi que les influences de la *world music*. Sting déclare que le dépouillé « Every Breath You Take », qui figure sur l'album, lui est apparu en rêve, comme « Yesterday » à Paul McCartney. C'est aussi la meilleure chanson de la carrière de Police. L'album est un énorme succès commercial. Il détrône même *Thriller* de Michael Jackson de la tête des charts.



Le morceau incontournable de l'album : « Every Breath You Take »

Purple Rain, Prince

1999, sorti deux ans plus tôt, avait donné à Prince un statut de star. *Purple Rain* fait de lui une superstar, l'égal de Michael Jackson pendant une année ; c'est aussi grâce à la bande originale du film homonyme composée intégralement par Prince. Pour la première fois, le groupe The Revolution est à ses côtés. Prince réussit le tour de force de produire des morceaux accessibles (« Purple Rain », « Let's Go Crazy », « When Doves Cry »), mais aussi originaux et spectaculaires, considérés comme des chefs-d'œuvre. Sûrement l'album le plus pop de la discographie de Prince. Il remporte un triomphe à sa sortie et s'est vendu à treize millions d'exemplaires depuis.



Le morceau incontournable de l'album : « Purple Rain »

Hounds of Love, Kate Bush

Profitant du studio qu'elle vient de s'offrir en 1983, Kate Bush prend tout son temps pour composer *Hounds of Love*. Elle peaufinera l'œuvre pendant deux ans pour accoucher d'un album scindé en deux parties, une face pour chacune à l'époque du vinyle. La première, plus conforme au format pop, contient tous les tubes (« Running Up That Hill », « Hounds of Love », etc.). La seconde, intitulée *The Ninth Wave*, renvoie à un poème d'Alfred Tennyson. Plus expérimentale, elle n'en reste pas moins cohérente avec la face A du disque. Sa pop baroque, sophistiquée, romantique et teintée de folklore irlandais ravit la tête des charts au « Like a Virgin » de Madonna.



© EMI Records Ltd

Le morceau incontournable de l'album : « Running Up That Hill »

Brothers in Arms, Dire Straits

En mai 1985, Dire Straits sort l'album qui fera de lui le groupe le plus vendeur des années 1980. *Brothers in Arms* développe un son rock digital très soigné porté par le guitariste virtuose Mark Knopfler, la tête pensante du groupe. Énorme carton.

Avec *Brothers in Arms*, Dire Straits fait entrer le rock dans l'ère numérique. C'est l'album des premières mondiales : première vidéo à passer sur MTV Angleterre pour « Money for Nothing », un des premiers albums à être pressé sur compact disc (CD), le premier album à se vendre à plus d'un million d'exemplaires sur CD. C'est aussi le premier album dont les claviers ont été séquencés et arrangés sur ordinateur, un Atari. Musicalement, le groupe quitte les ambiances jazz atmosphériques et cinématographiques pour se diriger vers une pop plus commerciale mais toujours sophistiquée. « Money for Nothing » et son riff accrocheur sont joués sur scène pendant le Live Aid, le 13 juillet 1985, avec Sting (qui fait les chœurs sur l'album). Aidé par la technique éblouissante de Mark Knopfler et le succès de « Money for Nothing », devenu l'hymne de l'époque, *Brothers in Arms* remporte un succès phénoménal et s'est vendu à plus de trente millions d'exemplaires. Le symbole du rock des années 1980.

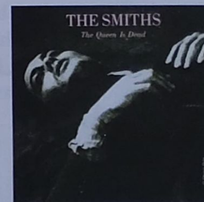


Le morceau incontournable de l'album : « Money for Nothing »

The Queen is Dead, The Smiths

Dans une Angleterre ravagée socialement par la politique thatchérienne, un groupe de Manchester, naît sur les cendres du punk et de la new wave pour inventer un son nouveau, l'indie pop. *The Queen is Dead* est le chef-d'œuvre des Smiths.

Décidément le concert donné par les Sex Pistols à Manchester, le 4 juin 1976, lors de l'Anarchy Tour, a marqué les esprits. Outre les Buzzcocks, Ian Curtis, Bernard Sumner et Peter Hook (futurs Joy Division) et Morrissey, futur chanteur des Smiths, étaient dans la salle. En 1986, le rock est moribond au Royaume-Uni. Les groupes punks ont rendu l'âme et la new wave se perd dans des extrêmes commerciaux ou désespérés. La voix unique de Morrissey et les arpèges de Johnny Marr portent au firmament un rock nouveau en Angleterre, qu'on appelle « indie » (indépendant). *The Queen is Dead*, troisième opus des Smiths, les porte à leur sommet artistique. La pochette est une photo d'Alain Delon dans le film *L'Insoumis*. Sans temps morts, les dix titres scintillent de toutes parts. L'alchimie de la voix et des paroles acides de Morrissey avec le jeu de guitare de Johnny Marr et la rythmique de Mike Joyce sont à leur apogée. La perle de l'indie pop anglaise des années 1980.



Le morceau incontournable de l'album : « There's a Light That Never Goes Out »

The Joshua Tree, U2

En 1987, U2 convoque à nouveau Brian Eno et Daniel Lanois pour monter sur la plus haute marche du *rockstar system*. Plus posé, plus chaud que ses prédécesseurs, *The Joshua Tree* ouvre les portes des États-Unis à U2. C'est le jackpot.

Avant la sortie de *The Joshua Tree*, U2 est déjà un groupe énorme. En 1985, les Irlandais ont joué à guichets fermés au Madison Square Garden de New York, et ont participé au Live Aid et à la tournée au profit d'Amnesty International. Mais ils doivent confirmer et reprennent Brian Eno et Daniel Lanois, qui avaient produit leur album précédent, *The Unforgettable Fire*, en 1984. Pari réussi, *The Joshua Tree* fait d'eux un des monstres de la fin des années 1980. Moins d'urgence, plus de sentiments, la production sobre met en valeur les titres plein d'émotions et plus chaleureux que sur les précédents albums. Le folk irlandais est aussi plus influent. L'hymne mélancolique « With or Without You » illumine l'album. The Edge est flamboyant. Bono lorgne de plus en plus vers ses idoles Van Morrison et Al Green. La sortie de l'album et la tournée qui suit sont des triomphes. *The Joshua Tree* est n° 1 dans vingt pays. En 2007, il s'était vendu à plus de 25 millions d'exemplaires.



Le morceau incontournable de l'album : « With or Without You »

Appetite for Destruction, Guns n' Roses

Même si *Appetite for Destruction* a mis un an avant de trouver son public, l'album des Guns n' Roses s'est vendu à plus de vingt-huit millions d'exemplaires. Le début de l'odyssée glam hard rock pour Slash et Axl Rose.

Formé en 1985 de la fusion des L.A. Guns et de Hollywood Rose, les Guns n' Roses entrent en studio au mois d'août 1986. Les sessions vont durer cinq mois. Le groupe enregistre tous ses morceaux en prise unique (tous les instruments en même temps) pour préserver la spontanéité. Le chant puissant et aigu d'Axl Rose, le jeu de guitare étourdissant et agressif de Slash, et l'alchimie du reste du groupe sont ultraefficaces. Modèle de glam métal aux accents punks, *Appetite for Destruction* s'ouvre avec le dévastateur « Welcome to the Jungle », qui décrit le chaos orgiaque qui règne alors dans le milieu rock de L.A. « Sweet Child O' Mine » est une ballade qui sera le seul n° 1 du groupe aux États-Unis. Autre sommet de l'album, « Paradise City », qui a été écrite sur la route à l'arrière d'un van par Slash, parle de l'Irlande. *Appetite for Destruction* est plein de riffs saignants, la batterie y cogne et Axl Rose n'y parle que de sexe, de drogue et de rock'n'roll !

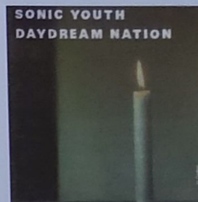


Le morceau incontournable de l'album : « Sweet Child O' Mine »

Daydream Nation, Sonic Youth

En 1988, New York revient sur le devant de la scène avec les allumés bruitistes de Sonic Youth. Ils produisent *Daydream Nation*, chef-d'œuvre incroyable avec Thurston Moore et Lee Ranaldo aux guitares, en maestros noisy. Création majeure.

Né en plein post-punk newyorkais en 1981, Sonic Youth donne ses premiers concerts au CBGB et gravit un à un les échelons de la musique underground américaine. Au départ cantonné à un extrémisme sonore bruitiste, le groupe s'éloigne de ce son radical pour devenir les chouchous des *college radios* US. Après les expérimentations d'*Evol* (1986) et *Sister* (1987), Sonic Youth sort *Daydream Nation*, son premier double-album, en octobre 1988. C'est un tournant dans la carrière de ce groupe art-core. Plus accessible, l'album s'articule autour de « Teen Age Riot » et onze autres morceaux, véritables cathédrales de larsen, distorsions et désaccords échafaudés par Thurston Moore et Lee Ranaldo. Résultat : un mur du son sauvage précurseur du grunge qui commence à germer de l'autre côté des États-Unis. Avec *Goo* (1990) et *Dirty* (1992), *Daydream Nation* constitue la trilogie de l'excellence de Sonic Youth, source d'influence intarissable pour les groupes indie actuels.

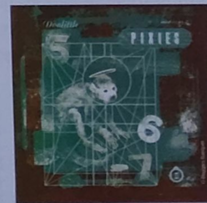


Le morceau incontournable de l'album : « Teen Age Riot »

Doolittle, Pixies

Un an après la sortie confidentielle de *Surfer Rosa*, Pixies, un groupe de Boston, explose à la face du monde avec *Doolittle*. Doté de morceaux rock bruts, inventifs, mélodiques, et aux paroles surréalistes, l'album fait toujours l'unanimité vingt-cinq ans après.

Printemps 1988, un groupe de Boston déboule dans le rock indie mondial avec un deuxième album énorme : *Doolittle*. Black Francis au chant et à la guitare, Kim Deal à la basse, Joey Santiago à la guitare solo et David Lovering à la batterie surpassent largement *Surfer Rosa*, qui avait reçu un bon accueil critique mais s'était révélé être un flop commercial. L'album couvre une large palette de styles. Certains morceaux sont rapides et agressifs (« Tame », « Crackity Jones »), d'autres sont mélodiques et fifties (« Here Comes Your Man »). La plupart portent la marque du groupe avec une dynamique ralenti / explosion comme sur « Debaser » et sa célèbre ligne de basse. Aux côtés de « Monkey Gone To Heaven », ce morceau est le *peak time* de l'album. En France, l'album s'est vendu régulièrement et a atteint le disque d'or en 1995, trois ans après la séparation du groupe. *Doolittle*, un album qui a révolutionné la musique indie et marqué au fer rouge toute une génération.



Le morceau incontournable de l'album : « Debaser »

Disintegration, The Cure

Présenté, à l'époque, comme le dernier album de The Cure, *Disintegration* est d'une homogénéité sans faille. Sombre, mélancolique et lourd, c'est tout l'univers de Robert Smith qui y est représenté sous son meilleur jour.

Avant la sortie de *Disintegration*, The Cure fait déjà partie des top groupes mondiaux. Depuis ses débuts en 1977, la formation a énormément changé et Robert Smith est le dernier membre fondateur à rentrer en studio courant 1989 pour l'enregistrement de l'album. Il est le deuxième album d'une trilogie commencée avec *Pornography* (1982) et clôturée avec *Bloodflowers* (2000). L'atmosphère générale est sombre et nostalgique. Très présents, les sons travaillés des synthés sont représentatifs du son de la new wave de la fin des années 1980. Les guitares sont carillonneuses comme jamais, les rythmiques sont lourdes et entraînent l'auditeur dans l'univers torturé et mélancolique de Robert Smith. Hyper cohérent, *Disintegration* est présenté à l'époque comme le dernier du groupe par Robert Smith. L'album est porté par les singles « Lullaby » et « Lovesong » (au désespoir du groupe, qui n'aimait pas ce morceau). C'est l'un des meilleurs, sinon le meilleur de The Cure.



Le morceau incontournable de l'album : « Pictures of You »

Puta's Fever, Mano Negra

À la fin des années 1980, le groupe leader du rock alternatif français s'appelle Mano Negra. En 1989, les Parisiens sortent *Puta's Fever*, leur deuxième album, qui est un chaudron où fusionnent leurs nombreuses influences. Le résultat est original et explosif !

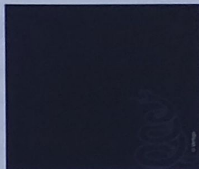
Moins d'un an après la sortie de *Patchanka*, Mano Negra est devenu le groupe phare de la nouvelle vague du rock français qu'on appelle « rock alternatif », mouvement directement issu du punk rock français. Le combo formé d'un minimum de huit lascars parisiens enfonce le clou en sortant *Puta's Fever*, le 1er septembre 1989. Pour ce deuxième opus, « la Mano » s'ouvre encore plus au métissage. Ils chantent en français, espagnol, arabe et en anglais. Musicalement, à la manière de The Clash, qui les ont beaucoup influencés, ils s'aventurent dans le reggae (« Peligro ») ou le rap (« King Kong Five »), tout en restant bien campés sur leurs bases punks (Rock'n'roll Band) en les mélangeant à des influences marocaines (Sidi H'bibi). Festifs, ultraénergiques, les textes n'en sont pas moins rebelles et traitent de sujets sociaux comme la solitude (« Soledad ») et le combat du peuple contre le pouvoir. *Puta's Fever* apporte la consécration à « La Mano » et lui ouvre les portes du succès international.



Le morceau incontournable de l'album : « Pas assez de toi »

Metallica, Metallica

Connu aussi sous le nom de « *Black album* », cet opus noir est le chef-d'œuvre du groupe. Sorti le 13 août 1991, le cinquième album de Metallica tourne le dos au thrash metal que le groupe a créé, certains fans le verront comme une trahison. Le tempo ralentit et les structures sont plus simples pour se rapprocher du rock et surtout du heavy metal. Le producteur Bob Rock apporte un son phénoménal avec une batterie sèche et précise et les riffs de guitares sont hyper chaleureux. « Enter Sandman » est irrésistible et la ballade « Nothing Else Matters » est devenue légendaire. Metallica a donné au heavy metal ses lettres de noblesse.



Le morceau incontournable de l'album : « Enter Sandman »

Ten, Pearl Jam

Associé au grunge parce que basé à Seattle, Pearl Jam est beaucoup plus proche de Led Zeppelin et d'Aerosmith que de Nirvana. Les solos de guitare parfaits techniquement et la voix plaintive d'Eddie Vedder pleine d'emphase, proche de celle de Bono, n'ont rien à voir avec les autres groupes étiquetés grunge. Les textes sont anxiogènes et parlent du monde de l'enfance, des armes, d'hôpitaux psychiatriques ou d'avortements ratés… La carrière de Pearl Jam s'est concentrée aux États-Unis avec treize millions de copies de *Ten*, soit trois de plus que *Nevermind* de Nirvana, mais Kurt Cobain et sa bande, eux, ont rencontré un succès planétaire.



Le morceau incontournable de l'album : « Black »

Use Your Illusion I & II, Guns n' Roses

Si les deux albums avaient été combinés, on aurait eu l'un des meilleurs albums de rock de tous les temps. Malheureusement, en octobre 1991, les Guns ont beaucoup d'ego et veulent montrer qu'ils en ont sous le pied. Le premier volume diffère du second en étant beaucoup plus rock, tandis que le second est plus progressif. Si des morceaux « bouche-trous » sont à regretter, des titres comme « Civil War », « You Could Be Mine », « 14 Years », « Knockin' On Heaven's Door » (reprise de Bob Dylan) ou « Estranged » sont des coups d'éclats rock sans pareil. Femmes, sexe, drogues, tous les clichés rock sont là. Dans le genre, qui d'autre a fait mieux depuis ?



Le morceau incontournable de l'album : « You Could Be Mine (Vol. II) »

Nevermind, Nirvana

Avec *Nevermind* de Nirvana, le rock entre vraiment dans les années 1990. « Smells Like Teen Spirit » définit le son des années à venir : une rythmique lourde et carrée, des guitares saturées, des couplets tristes et des refrains plein de fureur. Le groupe de la génération X.

En 1991, le rock tendance punk se cherche. Personne n'est là pour incarner la rage et le désespoir qu'engendrent ces années de crise (déjà). En septembre, Geffen sort *Nevermind* de Nirvana, un groupe underground de hardcore basé à Seattle. Son prédécesseur ne s'était vendu qu'à quelques milliers d'exemplaires. *Nevermind* est composé d'une majorité de titres rock tendance hardcore / punk aux guitares ultra-saturées et aux solos volontairement simplistes, dont émergent désespoir, rage et fureur. Un brûlot punk, renommé grunge par les médias. À cela, le groupe ajoute la recette inspirée des Pixies, avec des crescendos / décrescendos dévastateurs, qui vont marquer la plupart des groupes des années 1990. Mais le succès n'est pas immédiat. Il faut attendre la sortie de « Smells Like Teen Spirit » pour que la Nirvanamania, aussi énorme qu'inattendue, submerge le monde. Entre deux tubes de dance, les radios FM passent le tube hardcore, inouï ! Le grunge est né.



Le morceau incontournable de l'album : « Smells Like Teen Spirit »

Blood Sugar Sex Magik, Red Hot Chili Peppers

Les Red Hot Chili Peppers, basés à Los Angeles, mélangent rock, funk et flow rap depuis 1983. Huit ans plus tard, ils délivrent un *Blood Sugar Sex Magik* magistral qui donne au genre une audience mondiale. Le début de la vague.

L'année 1991 est une année fertile pour le rock. Après les Guns, Metallica, Nirvana, c'est au tour des Red Hot Chili Peppers de sortir un grand classique. Entre mai et juin 1991, le groupe s'enferme dans un manoir sur les hauteurs de Los Angeles, en compagnie du producteur Rick Rubin (Beastie Boys, Run-DMC, U2, Slayer, etc.). Sur le fond, le groupe délaisse les thèmes légers pour des sujets plus « adultes » comme l'égalité des sexes et des races (« Power of Equality »), l'addiction à la drogue (« Under the Bridge ») et le sexe mais de façon plus mature (« Blood Sugar Sex Magik »). Sur le fond, leur funk metal est plus construit, l'improvisation y a moins d'espace. Toujours ultrafunky, les jeux de Flea (basse) et de Frusciante (guitare) se font plus sobres. Les tubes « Give It Away » et surtout la ballade « Under the Bridge » feront s'envoler les ventes de BSSM. Avec l'émergence du rap, les « Red Hot » sont les précurseurs du succès du genre fusion rap / rock à venir.



Le morceau incontournable de l'album : « Give It Away »

Loveless, My Bloody Valentine

Fin 1991, un ovni lancé par des Irlandais basés à Londres traverse la galaxie musicale. *Loveless* de My Bloody Valentine est une expérience unique de noisy pop malaxée, polie, étouffée, désaccordée mais totalement étrange et superbe.

Trois années de travail, une vingtaine de studios et presque autant de producteurs, c'est ce qu'il a fallu à My Bloody Valentine pour enregistrer *Loveless*. Une durée surtout due au perfectionnisme du leader Kevin Shields. Le coût de la production grimpa alors de 100 000 à 250 000 livres, ce qui faillit couler leur label, Creation Rds. Mais le jeu en valait la chandelle. My Bloody délivre un album totalement original, qui désempare facilement l'auditeur. Les guitares sont tellement saturées qu'elles n'ont plus de dynamique. La batterie est perdue au loin dans le brouillard, la basse se confond à l'ensemble tant elle est sous-mixée et la voix pâle de Belinda Butcher émerge à peine. Entre shoegaze et noisy-pop, le son a été poli et travaillé à l'extrême pour aboutir à un cocon sonore étrange. À l'instar d'un Brian Wilson, Kevin Shields s'est servi du studio comme d'un instrument à part entière. Flop commercial, *Loveless* a influencé une grande partie du rock anglais des années 1990 et 2000.



Le morceau incontournable de l'album : « Only Shallow »

Achtung Baby, U2

En pleine remise en question, U2 choisit d'enregistrer à Berlin un disque futuriste, froid. C'est l'heure du renouveau et des expérimentations sonores. Le risque paie, c'est un énorme succès. *Achtung Baby* est un classique aujourd'hui.

Malgré un *Rattle & Hum* controversé, U2 est encore un des plus grands groupes de rock en 1991. Il s'entoure une nouvelle fois de Daniel Lanois et Brian Eno pour enregistrer aux studios Hansa, dans un Berlin où le Mur vient à peine de tomber. Le groupe choisit de changer radicalement le son. En pleine opposition avec *The Joshua Tree*, l'atmosphère d'*Achtung Baby* est glaciale. Les Irlandais expérimentent beaucoup. Les rythmiques sont parfois proches de ce qui se faisait dans la house music de l'époque. Le groupe s'aventure dans des contrées électroniques et industrielles. Ça sonne urbain, ultramoderne. Bono ne geint plus, il a la fougue, il est sexy. Bien sûr, c'est toujours du U2, ça parle toujours d'amour. « One » est une ballade parfaite, peut-être la plus belle chanson de U2. « Mysterious Ways » possède un groove robotique. Au final, en choisissant de se renouveler, de prendre le contre-pied de ce qu'attendaient les fans, U2 s'est relancé en produisant peut-être son meilleur album.



Le morceau incontournable de l'album : « One »

Slanted & Enchanted, Pavement

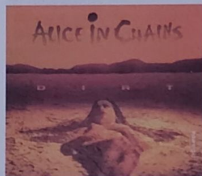
Quand Pavement sort son premier album en avril 1992, cela fait trois ans que le groupe écume les scènes californiennes. Les quatorze titres sont tous écrits par Stephen Malkmus, guitariste et chanteur du groupe. Dans une veine indie, *Slanted & Enchanted* se fait surtout remarquer à sa sortie par un son brut et « cheap », qui symbolisera le mouvement « lo-fi », c'est-à-dire enregistré avec un minimum de moyens. La voix claire de Malkmus, à deux doigts d'être fausse pendant tout l'album, est captivante. Les guitares saturées ou fuzzy jouent des mélodies simples et bien foutues. *Slanted & Enchanted* s'est directement imposé comme un classique.



Le morceau incontournable de l'album : « Babe (Winter Version) »

Dirt, Alice In Chains

Enregistré alors que le chanteur Lane Stanley se débat avec ses problèmes liés à l'héroïne et que le reste du groupe combat l'alcoolisme et la dépression, *Dirt*, deuxième album d'Alice In Chains, aborde logiquement l'addiction sur six des treize titres de l'album. Torturé entre désir et refus de vivre, le disque est d'une beauté envoûtante. Chant lugubre, textes torturés, guitares lourdes, basses sombres, le groupe de Seattle assure la jonction du grunge et du métal. Malheureusement, les membres d'Alice In Chains ne feront pas mieux que lorsqu'ils étaient au fond du trou, pour un disque qui a des allures de requiem. Mortel.



Le morceau incontournable de l'album : « Would? »

Automatic for the People, R.E.M.

Depuis février 1991, « Losing My Religion » a ouvert les voies du succès aux vieux briscards de R.E.M., groupe d'Athens en Géorgie formé en 1979. Un an plus tard, en pleine déferlante grunge, Michael Stipe et sa bande sortent un *Automatic for the People* folk rock, mélancolique et sombre, une sorte d'adieu à l'adolescence. En effet, les gars sont maintenant des trentenaires et l'insouciance n'est plus de mise. Touchés par la grâce, « Everybody Hurts », « Drive », « Nightswimming » et « The Sidewinders Sleeps Tonite » bénéficient des arrangements de cordes splendides de John Paul Jones, le bassiste de Led Zeppelin. Une touche de folk dans un monde de grunge.



Le morceau incontournable de l'album : « Everybody Hurts »

Rage Against the Machine, Rage Against the Machine

Un an après le *Blood Sugar Sex Magik* des Red Hot, Rage Against the Machine reprend le flambeau du rap / rock et l'emmène à un niveau que plus aucun artiste n'atteindra. Le plus de R.A.T.M. : un discours révolutionnaire radical.

« *No samples, keyboards or synthesizers used in the making of this recording* » : d'entrée, les notes à l'intérieur du CD annoncent la couleur. La virtuosité et les expérimentations sonores à la guitare de Tom Morello en auraient fait douter plus d'un. Le 3 novembre 1992, Rage Against the Machine déchaîne sa fureur dans ce premier album révolutionnaire, qui installe la fusion rap / rock à un niveau d'intensité jamais atteint. Brutal, le gang le plus anti administration Bush de l'époque enchaîne trois « funky radical bombtracks » avec « Bombtrack », « Killing in the Name » et « Take the Power Back ». Certains auditeurs ne s'en sont toujours pas remis. Les paroles de Zack de La Rocha rappées d'un flow hargneux et rageur incitent à la révolution. L'urgence est là. La basse est ultragroovy, les riffs sont plus dévastateurs que des Panzers. Dès son premier essai, Rage a placé la barre tellement haut dans le genre fusion rap / rock que personne ne fera mieux par la suite.



Le morceau incontournable de l'album : « Killing in the Name »

Siamese Dream, Smashing Pumpkins

Après *Gish*, premier album rock un tantinet lourdaud, Billy Corgan se lâche et écrit *Siamese Dream*, qui placera les Smashing Pumpkins au firmament du rock alternatif des années 1990.

Été 1993, *Siamese Dream*, deuxième album de Smashing Pumpkins, inscrit le nom du quatuor de Chicago dans l'histoire du rock. Un album lourd, épique, psychédélique, shoegaze et super créatif. Billy Corgan, un brin tyrannique, aurait enregistré seul l'album avec le batteur Jimmy Chamberlin et Butch Vig aux manettes de la console d'enregistrement. *Siamese Dream* s'ouvre sur les chapeaux de roues avec les guitares saturées de « Cherub Rock » et « Quiet ». Ensuite, le single qui a apporté la célébrité au groupe : « Today ». Son intro ressemble à une berceuse, puis un déluge de guitares s'abat, accompagné de la batterie lourde et *mid-tempo*. Un bijou ! Le titre passe en boucle sur MTV. Le schéma « couplet calme, explosion sur le refrain » est reproduit plusieurs fois sur l'album. Mélange de violence et de douceur, de guitares saturées et de cordes bien placées, *Siamese Dream* a propulsé Billy Corgan et ses Smashing Pumpkins au plus haut de l'indie rock.



Le morceau incontournable de l'album : « Today »

Weezer, Weezer

Alors que le monde du rock fait son deuil de la mort de Kurt Cobain, les Californiens de Weezer déboulent en 1994 avec une power pop tout en mélodies qui fait un bien fou. Presque vingt ans plus tard, les dix titres n'ont pas pris une ride.

En mai 1994, l'ambiance n'est pas au top dans le milieu rock'n'roll. Kurt Cobain s'est suicidé un mois plus tôt, les Pixies se sont séparés en 1993, et le grunge retombe comme un soufflé raté. Dans ce contexte, le premier album de Weezer, dit le « blue album », fait souffler un vent d'air frais. Avec ses lunettes à la Buddy Holly, Rivers Cuomo, tête pensante du groupe, est fan de Cheap Trick, des Pixies et de Nirvana. Oublié les chemises à carreaux, les cheveux mi-longs, place au look « skateur ». Weezer balance une power pop rafraîchissante aux mélodies entêtantes. Ils se font repérer par Ric Ocasek, ex-leader des Cars. Il produit l'album en lui apportant un son clair et des arrangements soignés. Puisant dans le rock US, le groupe s'inspire aussi des Beach Boys et des Cars. Entre tubes et morceaux moins évidents, les dix titres s'enchaînent d'une traite. Spike Jonze réalise les clips de « Buddy Holly » et de « Say It Ain't So ». Un sommet en matière de power pop à l'américaine.



Le morceau incontournable de l'album : « Buddy Holly »

Definitely Maybe , Oasis

Tant espéré par la presse musicale britannique, le rock anglais signe son retour avec Oasis et son premier album, *Definitely Maybe*. Dix titres majeurs aux influences 100 % « made in UK » qui serpentent entre rock, pop et punk. Le show des frères Gallagher peut commencer.

Après une longue période de disette, le rock anglais refait surface à l'été 1994 avec la sortie de *Definitely Maybe*, le premier album d'Oasis. Sentant le gros coup, la presse musicale anglaise, toujours très chauvine, fait monter un buzz énorme avant la sortie du disque. Les frères Gallagher sont aux commandes. Le timide Noel est à la guitare et prend en charge la composition. L'arrogant Liam prend le micro et écrit les textes. Leur ambition est énorme, ils ne seront pas déçus. La mésentente entre les deux frères rend l'enregistrement chaotique pour un résultat intense et sans temps morts de dix hits majeurs, avec « Live Forever » au sommet. Influencé par la pop et le rock anglais, on retrouve des réminiscences des Beatles, des Kinks, des Smiths, de T-Rex ou des Sex Pistols. Avec Blur, Oasis devient le fleuron de la brit pop, mouvement monté en épingle par la presse anglaise, qui s'éteindra à la fin des années 1990. À cette époque, il est aussi un des meilleurs groupes de rock du monde.



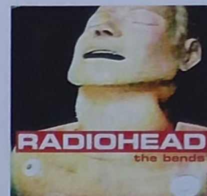
Le morceau incontournable de l'album : « Live Forever »

Les 100 albums rock incontournables

The Bends, Radiohead

Écrasé par l'énorme succès de « The Creep », Radiohead sort son deuxième album dans l'indifférence générale. Tant pis, avec le temps, *The Bends* révèle sa vraie nature : un album aux compositions lumineuses, qui amorce un virage déterminant dans la carrière du groupe.

Radiohead est un groupe à la renommée mondiale depuis la sortie du single « Creep », en 1992. Trois ans plus tard, le quintet anglais se débarrasse de ce titre, qu'il traîne comme un fardeau, grâce à la sortie de *The Bends*, le 13 mars 1995. Les guitares sont omniprésentes et plus agressives, les synthés sont mis en avant et les paroles de Thom Yorke sont bien plus inspirées. Le groupe prépare déjà ce son qui fera de lui le groupe majeur des années 1990-2000. « Street Spirit (fade Out) », un des meilleurs titres de l'album, « Fake Plastic Trees », fortement influencé par Jeff Buckley, ou l'efficace « High & Dry » font de cet opus un objet lancinant qui s'incruste dans le cerveau de l'auditeur. Thom Yorke a fait d'incroyables progrès au niveau de la voix. Il aborde de nouveaux thèmes, dévoile sa vision complexe de la société à travers des paroles au sens incertain. Le son est encore très accessible, mais la révolution Radiohead est en marche.



Le morceau incontournable de l'album : « Fake Plastic Trees »

Different Class, Pulp

Fin 1995, Pulp est beaucoup plus proche de la fin que du début de sa carrière. En plein explosion brit pop, Jarvis Cocker et sa bande sortent leur meilleur album. *Different Class* est une perle de pop désuète, presque kitsch, mais aucunement ringarde.

Formé au début des années 1980, Pulp commence à entrevoir le succès avec les albums *Separations* (1992) et *His 'n' Hers* (1994). C'est finalement *Different Class* qui fait du groupe une tête d'affiche de festival. Le dandy Jarvis Cocker, qui court après la célébrité depuis un bail, parvient à ses fins. Le groupe se lâche, le son et la production sont directement inspirés du glam rock. Le timbre de la voix de Jarvis Cocker étant proche de celui de David Bowie, la connexion avec les héros des années 1970 est d'autant plus évidente. Le groupe se réapproprie ce style pour produire un son rétro-futuriste. Sans perdre en qualité, Pulp fournit un produit qui plaît aux masses. Les hymnes disco rock « Common People » et « Disco 2000 » sont même des tubes de clubs en Angleterre. Les claviers moins présents que par le passé resurgissent sur « F.E.E.L.I.N.G. C.A.L.L.E.D.L.O.V.E. ». Mêlant pop sucrée et désillusion glam, *Different Class* fait entrer Pulp dans la cour des grands.



Le morceau incontournable de l'album : « Common People »

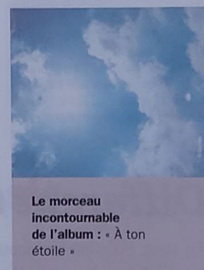
Odelay, Beck



Le morceau incontournable de l'album : « Where It's At »

Dans les années 1990, Beck, jeune musicien bricoleur touche-à-tout de génie est hyper productif. Entre 1993 et 1996, il signe six albums. *Odelay* (1996) est son cinquième opus. Beck a déjà connu le succès avec un hit international : « Loser » (1994), hymne de la génération X, un rap basé sur un *breakbeat* et des samples de blues et de sitar. Personne n'avait jamais entendu ça. Pour *Odelay*, Beck s'entoure d'un duo de célèbres producteurs, les Dust Brothers, qui ont produit les Beastie Boys. Le son se durcit, les samples se multiplient, le tempo s'accélère. *Odelay* est un hommage éclairé au delta blues, au grunge, à la scène folk punk new-yorkaise.

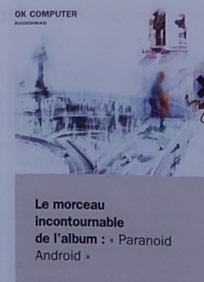
666.667 Club, Noir Désir



Le morceau incontournable de l'album : « À ton étoile »

Bertrand Cantat et ses potes sont fans de Gun Club, des Doors, de MC5, du Velvet pour la musique et de Prévert, Maïakowski, Aragon ou Edgar Allan Poe pour les textes. Après le succès de *Tostaky* (1992), Noir Désir a pris du recul. Quatre ans plus tard, le groupe bordelais sort son successeur : *666.667 Club*. Toujours en lutte contre la société de consommation, Noir Désir calme la forme. Le propos est plus posé, la colère contenue sans toutefois abdiquer. « Un jour en France » et « L'homme pressé » sont des hymnes repris par la jeunesse. Noir Désir est un des groupes dont le nom est le plus écrit sur les sacs des lycéens de l'époque. Un bon signe.

OK Computer, Radiohead

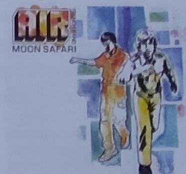


Le morceau incontournable de l'album : « Paranoid Android »

Après l'excellent *The Bends* (1995) (voir page 43), les membres de Radiohead savent qu'ils doivent franchir une étape. Thom Yorke et ses quatre partenaires se jettent alors à corps perdu dans l'expérimentation et l'électronique. Le résultat s'appelle *OK Computer* (1997). Leur rock devient progressif, à la limite du symphonique mais sans grandiloquence. Il est agrémenté de nappes synthétiques, les guitares sont triturées et attaquent de toutes parts. La voix écorchée de Thom Yorke a énormément progressé. Terrassant le consumérisme, l'individualisme, « Karma Police », « Paranoid Android » ou « No Surprises » sont fantastiques. Radiohead est à son zénith.

Moon Safari, Air

Nous sommes en 1998, la french touch commence à déferler sur le monde. Dans ce terme un peu fourre-tout, on retrouve Air et son grandiose *Moon Safari*. Un duo versaillais dont l'univers s'avère finalement nettement plus proche d'une pop esthétique que de la house filtrée.

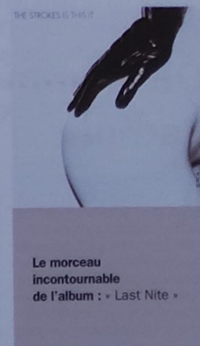


Le morceau incontournable de l'album : « Sexy Boy »

Apparu sur les compilations des labels Source Lab et Mo' Wax, Air est d'abord assimilé à un groupe de trip-hop. Quand *Moon Safari* sort en janvier 1998, on comprend mieux l'univers de Jean-Benoît Dunckel et Nicolas Godin, deux Versaillais proches de la french touch électronique, tout en en étant à des millénaires. L'album se vend comme des petits pains, dont 90 % à l'étranger, ce qui est tout nouveau à l'époque pour un groupe français. *Moon Safari*, c'est du rock électronique, des poèmes synthétiques joués à partir d'instruments vintage, comme les claviers Moog ou Fender Rhodes, et d'instruments acoustiques. Air fait des rêves nostalgiques d'où ressort une légère tristesse. Pop, ambient, post-rock, krautrock se mélangent dans des proportions savamment dosées. Les tubes « Kelly Watch the Stars », « Sexy Boy » et « La femme d'argent » font grimper les ventes de l'album. D'entrée, le duo versaillais frappe un coup de maître poignant et lumineux, sans doute son meilleur album. Inaltérable.

Is This It, The Strokes

Comme au milieu des années 1970 avec l'arrivée du punk, c'est de New York que le rock, le vrai, fait son retour. Début 2001, The Strokes balancent un incendiaire *Is This It* ultraréférencé CBGB. C'est un coup de maître, le rock redevient à la mode.



Le morceau incontournable de l'album : « Last Nite »

Après une traversée du désert de quelques années, le rock fait son retour au début des années 2000. Les sauveurs sont issus de New York. Pas des bas-fonds, comme leurs illustres prédécesseurs, les Ramones, Blondie, Television ou le Velvet. Non, c'est dans les quartiers chics que les Strokes ont grandi. Le quintet de beaux gosses formé en 1998 enregistre *Is This It* en mars 2001. Les riffs stylés et urbains de « The Modern Age » annoncent la sortie de l'album. Le son est nettement inspiré des productions new-yorkaises des seventies, Velvet, Johnny Thunders et Television en tête. Les riffs sont concis, la batterie est nette, il n'y a pas un gramme de graisse. Au départ, leurs origines (Julian Casablancas est le fils du fondateur de l'agence de mannequins Elite) font douter de l'authenticité du combo, mais les titres sont irrésistibles. Les onze brûlots l'emportent, tout en ironie, urgence et décontraction. Leur attitude classe négligée finit de convaincre et le succès arrive logiquement.

A Rush of Blood to the Head, Coldplay

Au début des années 2000, Coldplay s'installe tout en haut de la pop avec des chiffres de vente démesurés. Leur succès est dû aux ambiances *laidback* et mélancoliques emmenées par des mélodies ultra-accrocheuses. Les filles adorent.

Dans le genre pop à guitares et mélodies mélancoliques, Coldplay a déjà remporté la palme avec *Parachutes* en 2000. L'album s'est écoulé à cinq millions de copies. La belle gueule du chanteur Chris Martin n'allait pas arranger l'image de groupes à filles qui lui colle à la peau. Ils sont la cible du milieu, Alan McGee, le boss du label Creation en tête. En 2002, ces Londoniens musclent leur son pour sonner plus rock. Aidé par Ian McCulloch (le chanteur d'Echo & The Bunnymen), le groupe a révisé le punk et la cold wave. S'ils n'en sortent pas transformés, leurs ambiances sont plus mâtures. Avec leur formation, guitare, basse, piano, batterie, la production est épurée, quelques synthés et cordes apparaissent ici et là. Reste leur propension à écrire des mélodies qui collent au crâne, notamment sur les épiques « Clocks » et « The Scientist », qui font de Coldplay un monstre du rock en matière de ventes. *A Rush of Blood to the Head* s'est vendu à treize millions d'exemplaires.



© Capitol Rds

Le morceau incontournable de l'album : « The Scientist »

Turn on the Bright Lights, Interpol

En 2002, un an après les attentats du 11 septembre, les New-Yorkais d'Interpol font revivre les fantômes du post-punk. Superbement écrit par Paul Banks, *Turn on the Bright Lights* enchaîne onze titres poignants et envoûtants.

En novembre 2002, les New-Yorkais d'Interpol sonnent l'heure du revival post-punk. Leurs influences s'appellent The Chameleons, Joy Division, The Smiths ou The Feelies. *Turn on the Bright Lights* est précédé par un buzz monumental, qui aurait pu leur porter préjudice. Mais Interpol ne rate pas la marche, les critiques sont dithyrambiques et l'album truste la tête des charts dès sa sortie. Dans la plus pure tradition post-punk, les guitares sont tranchantes, tourbillonnantes et cristallines. Les voix plaintives et éthérées se répètent à l'infini. La clé du succès du groupe tient à son leader : Paul Banks, compositeur et chanteur à la voix très proche de celle de Ian Curtis. Ses talents de songwriter ont fait le reste, il fait un sans-faute sur les onze titres. « Obstacle 1 », « PDA » et « The New » sont de fantastiques ballades romantiques et accrocheuses capables de vous hanter des nuits entières. Le post-punk à son meilleur niveau.



Le morceau incontournable de l'album : « Obstacle 1 »

Absolution, Muse

En mélangeant rock progressif, métal et classique, les Anglais de Muse ont raflé la mise au début des années 2000. Matthew Bellamy et ses potes ont atteint leur apogée en 2003 avec la sortie d'*Absolution*.

Après des débuts dans le sillage de Radiohead, Muse s'en démarque avec *Origins of Symetry* (2001). En 2003, *Absolution*, le troisième album du groupe originaire du Devon en Angleterre, envahit les bacs. Écrit pendant la guerre en Irak, il est plus sombre et sa sortie divise. Les pro-*Absolution* louent son originalité, sa créativité, le fait qu'il parte dans tous les sens : des riffs métal de « Stockholm Syndrome », aux charges de batteries et de basses distordues d'« Hysteria » en passant par des solos de piano dramatiques (« Butterflies & Hurricanes ») ou le rock opéra d'« Apocalypse Please ». Les détracteurs rejettent sa surenchère de moyens, sa grandiloquence et son outrance sur chaque morceau. *Absolution* a aussi un côté fourre-tout, qui peut agacer. Et la voix unique de Matthew Bellamy, ça passe ou ça casse, on aime ou on n'aime pas. Il n'empêche qu'*Absolution* apporte la consécration mondiale à Muse. La tournée qui suit rassemblera plus d'un million de spectateurs.

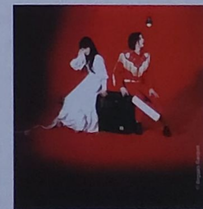


Le morceau incontournable de l'album : « Stockholm Syndrome »

Elephant, White Stripes

Déjà célèbres, les White Stripes deviennent cultes avec ce disque pachydermique. *Elephant* mélange du néo-blues rock à du hard rock et du garage-punk. Le son est crade, la technique est minimale. Pas grave, la qualité est bien là.

Une intro de basse plus célèbre et efficace que ça, ça n'existe pas. À l'été 2003, « Seven Nation Army » est le morceau le plus joué des festivals ; on l'entend partout. Même les DJs de musique électronique le jouent. *White Blood Cells* (2001) avait déjà fait connaître White Stripes dans l'underground rock mondial. Enregistré en deux semaines, dans un studio entièrement analogique, ce quatrième album est le résultat d'un travail d'artisans. Les rôles sont toujours aussi bien répartis : Meg et son rythme binaire à la batterie et Jack omniprésent au chant et la guitare. Ils réussissent à porter haut leur blues rock minimal aux accents « Led Zeppeliniens ». Outre « Seven Nation Army », « Hypnotize » et « The Hardest Button to Button » dévastent tout avec des riffs simples et efficaces. Les textes sont naïfs et nébuleux. Meg White chante même sur un titre, « Cold Cold Night ». *Elephant* propulse le duo de Detroit en haut de l'affiche et a changé la vie des deux ex-époux à jamais.



Le morceau incontournable de l'album : « Seven Nation Army »

Funeral, Arcade Fire

En 2004, c'est vers le Canada qu'il faut chercher la lumière. La tribu Arcade Fire envoie *Funeral* dans l'espace. Un satellite à la fois pop et rock, qui tourne toujours dans les têtes. Le début d'une carrière exemplaire.

Début 2003, Montréal enfante le groupe rock de la décennie. Arcade Fire est une famille nombreuse recomposée autour du couple formé par Régine Chassagne et Win Butler. Le groupe compte sept membres. Pendant l'enregistrement de *Funeral*, trois deuils frappent leur entourage, d'où le titre. Ce premier album sort en 2004. Pour beaucoup, c'est la révélation. « Neighborhood #1 (Tunnels) » ouvre l'opus et dévoile l'univers sombre, riche et onirique de la bande. Arcade Fire y chante l'absence, le départ, l'éloignement (« Haïti ») ou la rage contenue (« Rebellion (Lies) »). Multi-instrumentistes, ils utilisent orgues, guitares, violons, harpes, pianos, percussions, accordéons, harmonicas, etc. Inspirés par Pixies, Talking Heads, et Joy Division, entre autres, les compositions sont à la fois radieuses et déchirantes. Butler et Chassagne chantent en anglais et en français sur « Haïti » et « Une année sans lumière ». *Funeral* est brut et doux, joyeux et désespéré à la fois. Arcade Fire met le feu à la planète rock.



Le morceau incontournable de l'album : « Neighborhood #1 (Tunnels) »

Whatever People Say I Am..., Arctic Monkeys

Propulsé par un buzz phénoménal, dont seule la presse musicale anglaise a le secret, Arctic Monkeys ne déçoit pas les attentes de leurs fans avec un album tout en guitares teigneuses, rythmiques et efficaces. Pas de fioritures, juste de l'énergie !

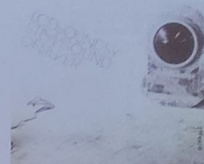
Formés en 2002, après avoir vu les Libertines sur scène, les Arctic Monkeys sont originaires de la ville ouvrière de Sheffield. Ils n'ont alors que 16 ans. Leur premier EP « Five Minutes with the Arctic Monkeys », paru en 2005, déclenche une véritable hystérie. Le groupe joue déjà à guichets fermés. Ils signent finalement chez Domino Records, le label qui, entre autres, a révélé Franz Ferdinand. Sorti en EP, « I Bet You Look Good on the Dancefloor » entre directement à la première place des charts anglais en octobre 2005. Pour répondre à la demande, la sortie de *Whatever People Say I Am...* est avancée d'une semaine. Et malgré les versions qui circulent déjà sur Internet, c'est un énorme carton. Influencés par The Clash, The Jam, Nick Cave, David Bowie, parmi d'autres, les morceaux sont secs, nerveux, sans temps morts. La réalité sociale, les histoires du quotidien anglais sont le fil conducteur. Dopés aux amphét', les singes qui viennent du froid viennent réveiller un rock qui s'engourdit.



Le morceau incontournable de l'album : « I Bet You Look Good on the Dancefloor »

Sound of Silver, LCD Soundsystem

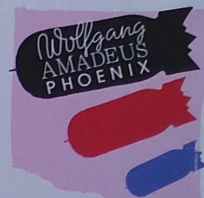
Issu de la scène hardcore new-yorkaise, James Murphy crée le label DFA Records en compagnie de Tim Goldsworthy, au début des années 2000. Musicien, DJ, producteur, il bâtit un son hybride où se mélangent rock, punk, house et électro. Murphy monte le LCD Soundsystem, vrai faux groupe où il joue la majorité des instruments en studio et s'entoure d'amis pour l'accompagner sur scène. Après un premier album homonyme (2005), LCD Soundsystem enregistre *Sound of Silver* en 2007. Il est salué par les critiques comme un condensé de la musique des vingt dernières années avec des morceaux superbes comme « All My Friends » et la ballade « New York I Love You... »



Le morceau incontournable de l'album : « All My Friends »

Wolfgang Amadeus Phoenix, Phoenix

Enregistré à Paris en 2008, *Wolfgang Amadeus Phoenix* sort en mai 2009. Philippe Zdar de Cassius a été choisi pour le produire. Malgré son titre pompeux, ce quatrième album ne commet aucune faute de goût. Emmenées par le fantastique « Lisztomania » qui ouvre l'album, les huit *pop songs* qui suivent sont parfaites. « Love Like a Sunset » tire même vers le rock progressif, le psychédélisme et l'électronique. « Lisztomania », « 1901 », « Rome » et « Lasso » jouent dans la catégorie supérieure. Avec cet album solaire, les Versaillais se sont ouvert les portes des États-Unis. Il n'y a qu'Air (encore des Versaillais) pour faire aussi bien.



Le morceau incontournable de l'album : « Lisztomania »

Music For Men, Gossip

Gossip, trio rock perdu dans l'Arkansas, a longtemps végété dans l'underground américain. L'imposante et charismatique Beth Ditto au chant, Brace Paine à la guitare et Hannah Blilie à la batterie font alors figure de freaks déjantés. En 2006, le single « Standing in the Way of Control » leur apporte la notoriété internationale. Produit par Rick Rubin, « Music for Men » sort en 2009 et accroît l'aura du groupe, notamment grâce aux singles « Heavy Cross » et « Love Long Distance ». Le son est plus disco et 80's, les synthés sont plus présents, on sent l'influence de Blondie. Mais pas d'inquiétude, la rage, la voix et les riffs incisifs sont toujours là.



Le morceau incontournable de l'album : « Heavy Cross »



103 Prix Club : 17,95€
250 recettes express



87 Prix Club : 15,95€
Tous les conseils et astuces de Valérie Damidot



59 Prix Club : 17,95€
Histoire pour rêver
Disney



48 Prix Club : 19,90€
La culture générale pour les nuls



86 Prix Club : 19,95€
Bricoler facile



28 Prix Club : 14,95€
La nuit du renard
Mary Higgins Clark



74 Prix Club : 19,95€
1000 lettres pour régler vos litiges et garantir vos droits



83 Prix Club : 19,95€
Atlas France routier et touristique Michelin



95 Prix Club : 17,95€
L'univers des rêves

4 livres pour 1€ seulement !

Jusqu'à 84€ d'économie !

Vos 2 cadeaux de Bienvenue

Le réveil bien-être multifonction

7 lumières changeantes, diffuseur de parfum, radio et sons de la nature

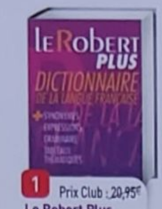
+

Si réponse sous 10 jours

Crêpes, galettes, gaufres & beignets



99 Prix Club : 18,50€
La méthode Dukan illustrée



1 Prix Club : 20,95€
Le Robert Plus



64 Prix Club : 16,90€
Activités bricolage création



85 Prix Club : 19,95€
2296 trucs et astuces pour la maison



91 Prix Club : 14,95€
Lot citron, vinaigre, bicarbonate malins



65 Prix Club : 15,50€
Petites histoires du Père Castor



102 Prix Club : 21,50€
Je cuisine



90 Prix Club : 19,95€
Se soigner par l'homéopathie



97 Prix Club : 19,95€
30 minutes par jour pour un cœur solide



75 Prix Club : 19,95€
Guide pratique de l'orthographe et du français



58 Prix Club : 12,90€
Mon imagier 1000 mots



23 Prix Club : 21,50€
Berill, Clara, Lucrèce...
Françoise Bourdin



109 Prix Club : 18,95€
200 recettes gourmandes pour maigrir sans effort



70 Prix Club : 16,25€
Ma grande encyclopédie 5/8 ans



82 Prix Club : 15,90€
Best of des plantes



96 Prix Club : 12,95€
1001 secrets de grands-mères



56 Prix Club : 13,90€
Livre tissu : À table



46 Prix Club : 14,50€
Témoins de la vie après la vie



55 Prix Club : 16,50€
Le pavé Coluche



68 Prix Club : 15,90€
Ma première carte de France



84 Prix Club : 12,95€
C'est du propre !



79 Prix Club : 16,95€
Le grand livre des énigmes



42 Prix Club : 22,95€
Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ?
Michel Drucker



98 Prix Club : 18,40€
Beauté et soins au naturel



88 Prix Club : 18,90€
100 idées déco



92 Prix Club : 13,95€
Beauté et soins au naturel



61 Prix Club : 9,60€
Mon cahier avec plein d'activités



89 Prix Club : 16,95€
Mes remèdes de grand-mère



93 Prix Club : 19,90€
Ma bible de la santé nature



94 Prix Club : 16,95€
Kama Sutra avec Clara Morgane

FRANCE LOISIRS

Bienvenue au Club

Oui, je désire profiter de cette offre de bienvenue pour adhérer à France Loisirs.
Après acceptation de mon adhésion au Club, envoyez-moi mes 4 livres indiqués ci-dessous, ma carte d'adhérent(e), mon réveil bien-être multifonction et mon livre *Crêpes, galettes, gaufres et beignets*, si je réponds sous 10 jours, en cadeaux de bienvenue.

À retourner à : **FRANCE LOISIRS - Vepex 5000 - 62070 ARRAS CEDEX 9**
ou adhérez directement sur **www.franceloisirs.com/mag**
avec votre **code privilège 1034**

Voici les numéros des titres que je choisis :

☐ ☐ ☐ ☐

Le réveil bien-être multifonction
+
Crêpes, galettes, gaufres & beignets
Si réponse sous 10 jours

- **Je joins mon règlement de 1 € pour les livres + 2,95 € de participation aux frais de port** par carte bancaire ou chèque à l'ordre de France Loisirs (les paiements en espèces et timbres-poste sont interdits). Je remplis toutes les informations nécessaires à la gestion de ma commande.
- **Je recevrai gratuitement chaque saison un catalogue comprenant plus de 700 titres.** Je m'engage à y acheter au moins un livre, même le moins cher, avant la date indiquée sur mon catalogue. Sinon, je recevrai, après en avoir été avisé(e), la Sélection : 1 ou 2 ouvrages spécialement réservés à mon intention et choisis par des professionnels de l'édition et des passionnés de lecture, que je réglerai dans les 8 jours.
- Je bénéficierai de tous les avantages du Club pendant 2 ans minimum. Mon adhésion sera ensuite renouvelée de saison en saison et je pourrai, si je le souhaite, vous prévenir par simple lettre pour la résilier.

(MAJUSCULES SVP) M☐ Mme☐ Melle☐ 165103-4P

Nom ________ Prénom ________

N° ____ Rue ________ Né(e) le : __ __ __

Code postal ________ Ville ________

N° tél : ________ N° tél portable : ________

e-mail ________

En indiquant ici mes numéros de téléphone et mon adresse e-mail, j'accepte de recevoir des offres spéciales de France Loisirs par email, SMS ou téléphone. Si je souhaite profiter par e-mail des offres de partenaires sélectionnés par France Loisirs, je coche la case ci-contre. ☐

Je règle par : ☐ Carte Bancaire ☐ Chèque (à l'ordre de France Loisirs) Votre carte sera débitée à l'expédition de votre colis.

N° de carte bancaire : ________ Expire le : ____

____ J'inscris ici les 3 derniers chiffres du n° qui figure au dos de ma carte bancaire

Mon genre de livres préféré est : (Ne cochez qu'une seule case)
1☐ Suspense 2☐ Romans féminins 3☐ Romans (autres)
4☐ Livres pratiques 5☐ Livres d'enfants

Je ne suis pas déjà adhérent(e) du Club
DATE et SIGNATURE OBLIGATOIRES
(Pour les mineurs, celle des parents)

Les informations ci-dessus sont nécessaires au traitement de votre adhésion et à la gestion de nos relations commerciales. Vous pouvez être amené(e) à recevoir par notre intermédiaire des offres de sociétés partenaires par courrier. Si vous ne le souhaitez pas, cochez la case ci-contre. ☐

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 06/01/78, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition aux données personnelles vous concernant en écrivant à France Loisirs - Vepex 5000 - 62070 ARRAS CEDEX 9.

Vous pouvez adhérer à France Loisirs sans profiter de la présente offre, ou en ne choisissant que 1, 2, 3 ou 4 livres au prix Club. Nous n'acceptons qu'une seule adhésion par foyer. Nous ne pouvons accepter de commande sans règlement ni signature. L'éco-participation de 0,01€ de votre réveil bien-être multifonction vous est offerte. Si vous n'êtes pas satisfait(e), vous avez le droit de nous retourner vos livres et vos cadeaux, dans leur emballage d'origine, dans les 15 jours suivant la réception du colis. Vous serez intégralement remboursé(e) sans pénalité, à l'exception des frais de retour. Écrivez nous à France Loisirs - Vepex 5000 - 62070 Arras cedex 9. Offre réservée aux non-adhérents dans l'Union Européenne, (hors Dom Tom + Belgique) valable uniquement par correspondance dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 30/06/2012.

54 365 Proverbes expliqués
100 + plaque et rouleau — Mon kit ravioles
39 Hugh Laurie
77 Le Robert All in One English
81 Larousse
107 Wok

Plus de choix sur
www.franceloisirs.com/mag
avec le code privilège **1034**